This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

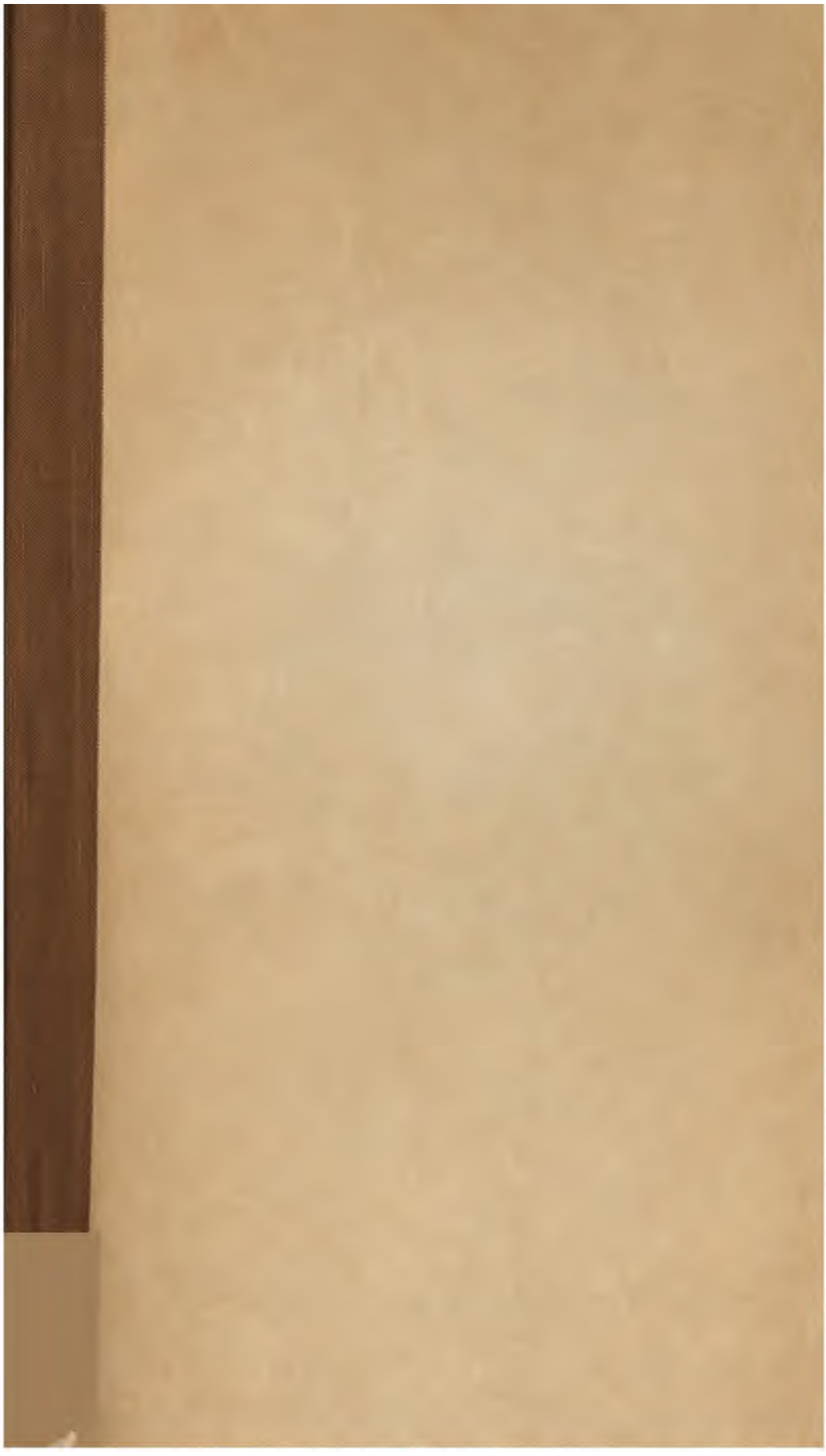
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BT
301
R38F4
1863
FELIX, J.
...VIE DE JESUS...

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



M. RENAN

ET SA

VIE DE JÉSUS

LETTRE AU R. P. MERTIAN

DIRECTEUR DES Études religieuses, historiques et littéraires

PAR

LE R. P. FÉLIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

CH. DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Tournon, 29

G. BILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Sèvres, 16

1863

M. RENAN

ET SA VIE DE JÉSUS

PARIS. — IMP. W. REMQUET, GOUPY ET COMP., RUE GARANCIÈRE, 5.

M. RENAN

ET SA

VIE DE JÉSUS

LETTRE AU R. P. MERTIAN

DIRECTEUR DES Études religieuses, historiques et littéraires.

PAR

LE R. P. FÉLIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

CH. DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Tournon, 29

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Sèvres, 15

1863

94

E 46325

M. RENAN

ET SA VIE DE JÉSUS

LETTRE AU R. P. MERTIAN

Directeur des *Études religieuses, historiques et littéraires.*

Mon Révérend Père,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon humble part de collaboration aux *Études*, à l'occasion d'un livre dont il est bruit dans le monde des lecteurs, le livre de la *Vie de Jésus*, par M. Ernest Renan, de l'Institut. Rien assurément ne me paraît plus en rapport avec le but de notre œuvre commune, que la réfutation de ce genre d'ouvrages qui touchent au cœur de la science théologique, en touchant au cœur même du christianisme. Là est le vrai champ de bataille de la Compagnie que notre Père saint Ignace a organisée pour la défense de Jésus-Christ et de son Église ; et moi-même, je vous l'avoue, en voyant en cause, dans ce livre profanateur, la personne même de Notre-Seigneur, j'éprouverais un plaisir d'apôtre à démolir pièce à pièce une œuvre d'impiété. Malheureusement, vous le savez, beaucoup de choses me disputent les heures, et nos forces ne sont pas toujours à la mesure de nos dévoûments. De valeureux athlètes d'ailleurs ont mis résolûment le pied dans cette arène où leur amour descend armé de leur science pour venger Jésus-Christ; et déjà, en se regardant lui-même,

M. Renan pourrait se trouver d'assez profondes blessures, n'était sa *grande originalité* de s'estimer invulnérable [1]. D'autres champions dont la vaillance est déjà illustre, sont annoncés comme devant paraître à leur tour dans ce champ clos où la science est aux prises avec le sophisme. Vous même, mon Révérend Père, vous nous donnez dans les *Études* le fruit de vos recherches sur la célèbre école de Tubingue, dont l'auteur de la *Vie de Jésus* vous a paru un disciple suspect et un traducteur équivoque; vous saurez, au besoin, redresser pertinemment les affirmations risquées du grand écolier français des exégètes d'outre-Rhin, et infliger à sa science, souvent aventurée, des démentis trop mérités. Les hommes de la *science réelle* ne manqueront pas pour mettre en déroute la *science apparente*.

Permettez-moi, pour le moment du moins, de renoncer à un travail développé sur la *Vie de Jésus*, travail qui demanderait, pour être complet, un temps qui me fait absolument défaut. Réfuter historiquement et scientifiquement le roman évangélique que M. Renan nous déroule en 460 pages, en demanderait plus de mille; car l'erreur historique et scientifique y est semée avec une profusion dont nul livre depuis longtemps ne nous avait donné l'exemple. Je n'ai ni le loisir ni le goût de ce labeur deux fois ingrat. J'aime mieux m'abstenir, ou du moins me réserver. Toutefois en renonçant, pour l'heure, à un travail approfondi sur cette œuvre de surface, je ne puis vous refuser de faire connaître aux lecteurs des *Études* l'impression qu'elle me laisse. Dire quelques mots de son but, de ses moyens, et de ses résultats, c'est tout ce que je me propose en traçant ces lignes. Vos lecteurs voudront bien n'y pas chercher ce que je n'y prétends pas mettre. Ces paroles sont un acquit de ma conscience d'homme, et une satisfaction donnée à mon cœur

[1] Nous signalons particulièrement à l'attention des lecteurs les remarquables articles que M. l'abbé Freppel a publiés dans le journal *le Monde*, et dont l'ensemble forme un manuel excellent à l'usage des lecteurs qui croient à l'infaillibilité historique et scientifique de M. Ernest Renan. Nous recommandons aussi la belle et savante brochure de M. Poujoulat.

de chrétien. Le public y verra, s'il le veut, la protestation de l'apôtre. Je ne prétends ni blesser l'homme dans son caractère, ni humilier l'écrivain dans sa gloire. Je n'ai aucune raison personnelle d'en vouloir à M. Renan. Lui-même, du fond de son laboratoire scientifique, ignore peut-être que j'existe. Mais j'ai le malheur de rencontrer en lui un ennemi public du Dieu que j'aime et que j'adore; j'ai le droit, on m'a dit même le devoir, de déclarer à mes frères en Jésus-Christ ce que je pense de l'œuvre antichrétienne qu'il a osé signer de son nom. Je ne réponds pas de mettre toujours dans ma parole ce calme froid, que le sceptique sait mettre dans la sienne. Mais personne ne trouvera étonnant que la fidélité ne parle pas comme la désertion, la foi comme le doute, et l'amour comme la haine.

I

Il est d'usage, à ce que j'entends, quand il est question de M. Renan, de parler tout d'abord de son beau style et de sa grande manière. Personne ne se croit dispensé de faire fumer un peu de son encens devant ce demi-dieu de la littérature; ce qui est assez bizarre alors qu'il s'agit d'un homme qui se pose avant tout comme un érudit, un savant, un philosophe, un exégète, un philologue, un hébraïsant et chaldaïsant de première force. Je demande la permission de déroger à l'usage : il s'agit bien ici de beau style et de grande manière! J'estime que la vraie beauté et la vraie grandeur, dans la parole comme dans l'action, a pour première condition d'être dans la vérité. Ce principe reconnu, je laisse à M. Renan, pour ce qu'elle vaut, sa draperie littéraire, que je consens à trouver, avec le commun de ses lecteurs, fort luisante et fort soyeuse, mais en même temps assez uniforme, voire même un peu flasque. Que m'importe le prix de cette pourpre qui sert à me cacher l'histoire et à me voiler la vérité? Cette étoffe est déjà très-connue, ce n'est plus une nouveauté. Quoi qu'elle vaille d'ailleurs, ce n'est pas l'œuvre de M. Renan, ce n'est

que son vêtement. Je veux soulever le vêtement, pour ne regarder que l'œuvre.

Or, lorsqu'après avoir écarté tous les voiles qui nous dérobent ce qu'il s'agit avant tout de voir, je regarde l'œuvre en elle-même; lorsque surtout, à travers toutes les réticences derrière lesquelles la pensée semble vouloir se cacher, je cherche dans l'ensemble de l'œuvre ce qu'il y faut par-dessus tout chercher, le vrai but de l'auteur; la conviction dans mon âme et la tristesse dans mon cœur, je suis forcé de me dire : — Auteur de la *Vie de Jésus*, vous êtes un ennemi de mon maître; vous êtes un antichrétien. Votre œuvre est l'antichristianisme pur; j'y devine, j'y vois, j'y touche *votre grand dessein :* vous n'en avez d'autre que d'anéantir ma foi, et de m'arracher mon Dieu. — Oui, je le déclare à tous mes frères les chrétiens qui liront ces quelques lignes, après avoir parcouru ce livre où je lisais à chaque page l'injure faite à Jésus-Christ, j'eus une heure de profonde tristesse ; et si l'exséminariste de Saint-Sulpice, si le disciple devenu l'ennemi, si cet homme dont je n'ai jamais vu le visage, mais dont l'âme, hélas ! ne se voit que trop dans ces œuvres; si cet homme se fût rencontré là devant moi ; il me semble que j'aurais éprouvé le besoin de lui dire comme le Maître lui-même, non avec l'accent de la colère, mais avec celui de l'amour blessé au cœur : Mon ami, pourquoi êtes-vous venu? *Amice, ad quid venisti?* Pourquoi ce livre si audacieusement intitulé : la *Vie de Jésus?* Pourquoi cette œuvre de scandale qui contriste tous les adorateurs de Jésus, et réjouit tous les ennemis de Jésus ? que voulez-vous ? que cherchez-vous ? *ad quid venisti ?*

Que pourrait répondre à cette interpellation de l'amour et de la tristesse l'échappé du sanctuaire, retournant contre Jésus-Christ et le christianisme, la science et la littérature emportés de son séminaire pour combattre sa foi ? La réponse, j'entends la réponse vraie, peut facilement se deviner. Le déserteur de l'apostolat, s'il voulait être sincère, ne pourrait que répondre : « Je viens prouver au XIX^e^ siècle que votre Dieu n'est pas un Dieu. Je viens livrer Jésus au jugement tar-

dif mais infaillible de la critique oderne. Je vais le traîner, découronné de son auréole divine, devant le tribunal de la raison humaine. Il m'a dérobé les adorations de ma jeunesse; je lui arracherai, pour le punir, l'adoration des multitudes. Comme vous, j'ai cru en lui ; comme vous, je l'ai adoré; je n'y crois plus; je ne l'adore plus; affranchi de ma foi, je le puis juger dans ma souveraine indépendance, et le poser tel que je le vois sur le piédestal de son histoire, et dans l'auréole de sa légende. Oui, je vais le montrer au flambeau de l'histoire refaite par ma science ; je le livrerai sans pitié aux audaces de l'exégèse moderne et aux regards de la libre pensée. Les chrétiens en souffriront, les prêtres s'en affligeront, les saints en pleureront : mais qu'importe? j'y gagnerai ; on ne le croira plus un Dieu, mais on m'estimera grand homme ; sa déchéance sera ma gloire, et je monterai sur ses ruines. Quoi qu'il en soit, voilà ce que je veux ; anéantir le Christ-Dieu ; chasser le divin de sa religion et de lui, pour ne laisser subsister que le Christ-Homme, et que le christianisme humain, c'est-à-dire la religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prêtre et sans symbole. »

Tel est bien nettement et franchement accusé le but de la *Vie de Jésus*. Ce n'est pas M. Renan qui nous reprocherait de le calomnier. Il s'est fait ce rôle, et il prétend le remplir jusqu'au bout. Mais, remarquez-le bien ; M. Renan sait s'y prendre ; il faut lui rendre cette justice, il est dans sa guerre contre Jésus-Christ mieux avisé que ses pères du XVIII^e^ siècle. Il ne crie pas, lui : *Écrasons l'infâme!* Il a bien du Voltaire, mais c'est du Voltaire contrefait, du Voltaire retourné ; il a le rire grave, l'insulte polie, et rien n'est plus doux que sa colère. Il cache la haine dans l'amour, et le mépris dans le respect ; et volontiers je dirais avec l'un de ses brillants adversaires : *Son respect est le point culminant de ses mépris*[1]. Nul ne sait mieux mettre le sarcasme au fond d'une admiration, l'ironie dans un éloge, la blessure dans une caresse.

[1] M. Ernest Hello. Voyez la brochure intitulée *M. Renan et la Vie de Jésus*; et particulièrement le remarquable livre du même auteur : *M. Renan, l'Allemagne et l'Athéisme*. (Ch. Douniol, 29, rue de Tournon.)

Et si M. Renan voulait révéler, au moins à ses amis, toute sa pensée intime, voici ce qu'il ajouterait au programme d'antichristianisme mentionné tout à l'heure ; il dirait :

« Oui, je l'avoue, j'en veux au christianisme ; et mon dessein n'est rien moins que de le jeter par terre. Je veux tout ce que voulait Voltaire notre illustre ancêtre; et, soit dit pour mes amis seulement, je veux encore un peu plus. Mais que mes lecteurs daignent y prendre garde, je ne puis recommencer la maladresse voltairienne. Le Christ est populaire, et bon gré mal gré la popularité exige des ménagements. Voilà pourquoi, faisant la même guerre, je change de manœuvre. Veuillez me comprendre, amis, et suivre jusqu'au bout le secret de ma stratégie dans mon combat contre le Christ. Vous le voyez, je démolis en lui le Dieu ; mais je reconnais et salue en lui le grand homme. Je lui dénie l'adoration ; mais je fais profession de lui offrir tous mes respects. Je lui refuse l'hommage qu'exige une majesté divine ; mais je lui accorde, et au besoin je lui prodigue les témoignages de ma fraternité humaine. Loin de me poser en détracteur, je me pose en panégyriste. J'environne son beau génie d'une auréole éclatante ; et j'élève sa vertu sur un piédestal si haut, qu'il apparaît comme le sommet de la grandeur humaine. Je le proclame le sage entre les sages, le réformateur sans égal, l'homme incomparable, le plus grand des hommes, un homme si *divin* que je vais jusqu'à pardonner à ceux qui l'ont pris pour un Dieu. Ainsi, au lieu de me présenter devant mon siècle comme un ennemi de Jésus, je me fais accepter comme défenseur de Jésus : je ne prétends pas qu'on me regarde comme un destructeur, mais comme un continuateur de la religion qu'il enseigne ; et l'antichristianisme qu'on me reproche, je saurai le montrer, ou plutôt le voiler avec un art si délicat, qu'on le prendra pour ce que je le donne, à savoir pour le plus *pur christianisme*. »

Telle est dans toute sa réalité la manœuvre antichrétienne qui se trahit à chaque page dans le livre de la *Vie de Jésus*. Il faut reconnaître qu'au point de vue où se place l'auteur, la tactique ne manque pas d'une certaine habileté. La

simplicité populaire doit conspirer avec l'ignorance à la rendre efficace. Toutefois, M. Renan serait par trop crédule, s'il s'imaginait qu'elle trompera tout le monde. Il a beau cacher son artillerie derrière les bouquets de fleurs de sa littérature, ses batteries sont découvertes, et pour tous ceux qui voient, ses coups ne portent pas. Il a beau arranger, colorer, perfectionner et serrer de plus en plus autour de son visage son masque de pur christianisme et de continuateur du Christ, le visage paraît, et l'antichrétien se reconnaît. A l'entendre quelquefois, vous diriez un mystique adorateur, un amant passionné de Jésus : mais au fond de ses admirations de commande pour un Christ imaginaire, vous découvrez tout son mépris pour le Christ réel. Sous ses formules les plus artistement polies, et les plus habilement calculées pour faire croire à son enthousiasme religieux pour la personne de Jésus, on sent passer un souffle froid qui resserre le cœur, et contriste dans son fond le plus intime l'âme qui adore le vrai Dieu des chrétiens. Il y a comme une odeur d'apostasie qui s'exhale de ce livre. En le lisant, on songe au séminariste de Saint-Sulpice; et, malgré soi, on se souvient du lévite qui *devait* être un apôtre. L'auteur nous déclare qu'il a mis son âme dans son livre; et il se vante de l'avoir fait avec son cœur. Je le crois, en vérité; la haine du Dieu quitté y déborde de toute part. Il a renié son adoration, et il ne peut plus souffrir qu'on l'adore; voilà pourquoi, d'un bout du livre à l'autre, l'ennemi du Christ frappe sur sa Divinité. La *Vie de Jésus* est la négation continue de la Divinité de Jésus.

II

Encore, si en frappant sur le Dieu, le systématique agresseur du Christ y laissait subsister l'homme, l'homme tel qu'il nous apparaît gravé sur l'airain de l'immortel Évangile; si, après avoir essayé de nous arracher l'adoration de Jésus-Dieu, il nous laissait, au moins comme une dernière ruine et une consolation suprême, le respect de Jésus-Homme ! Mais non ; nous voudrions en vain le dissimuler; l'auteur lui-même le

dit trop haut pour que nous puissions le taire, non, le respect de l'homme ne nous demeure pas même; le Jésus qu'il nous laisse, le Jésus de sa création et de sa fantaisie, est un Jésus que nous ne pouvons plus même *respecter*.

Il faudrait ici, mon révérend Père, relire avec vous tout le livre de la *Vie de Jésus*. Je ne m'imposerai pas ce travail, ni à vous cette douleur. Permettez au moins que je rapproche quelques traits épars de cette physionomie lacérée par une critique sacrilége. Sans doute l'homme lui-même doit paraître dans les pages évangéliques : mais, grand Dieu! quel homme que celui que nous peint ce nouvel évangile!

Imaginez un homme qu'on ne doit pas appeler un ignorant, mais dont la sphère de connaissances est si bornée, qu'il n'a aucune idée des événements qui s'accomplissent autour de lui, et dont il paraît toujours mal informé; un jeune villageois qui ne voit le monde qu'à travers le prisme de sa naïveté, et pour qui la cour des rois n'est autre chose qu'un lieu où les gens portent de beaux habits; qui considère les paralysies, les épilepsies et autres maladies de ce genre, comme des possessions du diable, et qui emploie, pour les guérir, les procédés les plus bizarres; docteur étrange qui, non-seulement, n'a ni philosophie ni doctrine quelconque, mais qui n'a pas même la moindre notion d'une âme séparée d'un corps.

Un homme, soi-disant réformateur, mais qui est en un sens un véritable anarchiste; dont le respect envers les pouvoirs, sérieux pour la forme, est dérisoire pour le fond; à qui tout magistrat paraît un ennemi naturel de Dieu et des hommes; qui n'a aucune idée d'un gouvernement civil; qui par sa manière de reconnaître la souveraineté consacre toutes les tyrannies, et porte atteinte aux conditions essentielles des sociétés humaines; sage sans modération, qui, pour faire contraste à l'ancienne sagesse, tombe dans l'exagération et va aux excès.

Un homme dont l'esprit est traversé quelquefois par des tentations étranges, et en qui bien des ténèbres se mêlent aux vues les plus droites; qui, sans se croire Dieu, s'infatue

de lui-même au point de s'envisager et de se croire avec Dieu dans les rapports d'un fils avec son père; qui est avec lui-même dans une contradiction permanente, parce que, tandis que sa morale est conçue en vue d'un état stable, il est dans la persuasion fausse d'une fin prochaine du monde.....

Un homme qui s'exalte et se fascine lui-même; qui s'imagine et se figure l'impossible, et en qui l'on trouve des actes qu'on devrait maintenant considérer comme des traits d'illusion et de folie; qui accepte les utopies de son temps et de sa race; qui a sa chimère, enveloppe fabuleuse portant le germe de son idée; que ses nombreux prestiges feraient prendre pour un sorcier puissant, et qui est exorciste et thaumaturge malgré lui, se laissant imposer des miracles qui étaient l'œuvre du public beaucoup plus que son œuvre personnelle...

J'ose à peine achever, mon révérend Père, ce portrait de Jésus homme; il faut le voir cependant tel que nous l'a fait ce prodigieux peintre de Jésus. Cet homme qu'on peut à peine imaginer, si vous voulez savoir ce qu'il devient sous ce pinceau blasphémateur, lisez encore ce que main hésite à vous transcrire.

Cet homme, après avoir longtemps tergiversé sur son dessein, se décide à accepter et à jouer jusqu'au bout son rôle de Messie. Alors il croit en lui-même à mesure que les autres croient en lui; et obsédé par une idée qui devient de plus en plus impérieuse et exclusive, il marche à son but avec une sorte d'impassibilité fatale. Comment, et par quels moyens y marche-t-il? Comme tous les ambitieux qui veulent parvenir, par la ruse, par l'artifice, par l'exagération, par le fanatisme. En doutez-vous? lisez encore. Jésus affecte de savoir sur ceux qu'il veut gagner des particularités intimes, laissant croire qu'une révélation d'en haut lui découvre les secrets, et lui ouvre les cœurs; et il dissimule ainsi la vraie cause de sa force, c'est-à-dire sa supériorité sur ceux qui l'entourent. Il aime les honneurs, parce que les honneurs servent à son but et contribuent à établir dans le peuple l'illustration de sa descendance; il se plaît aux petites ovations où les enfants le proclament *fils de David*, et il est bien aise de voir

ces jeunes apôtres lui décerner publiquement un titre qu'il n'ose encore prendre lui-même; et à ceux qui l'interrogent sur la signification de ces triomphes populaires, il répond en habile politique d'une manière évasive. Docteur charmant, il pardonne à tous, pourvu qu'on l'aime. Plein d'antipathie et de haine contre ses adversaires, il renferme son mécontentement en lui-même, et ne communique ses vrais sentiments qu'à la société intime qui l'accompagne; il use de termes discrets, pour ne pas trop choquer les préjugés reçus. Grand maître en ironie, il aime à jouer sur les mots, et il sourit de la simplicité de ses disciples. Sa conversation, en Galilée si pleine de grâces, devient à Jérusalem un feu roulant de disputes, où son génie s'exténue en des argumentations insipides sur la loi et les prophètes; et ses raisonnements subtils cherchent les malentendus qu'il prolonge à dessein...

En vérité, j'ai besoin de me le demander à moi-même : est-ce bien de Jésus que l'on parle ici? Est-ce vraiment le Fils de l'Homme de l'Évangile qu'on prétend me peindre sous ces traits outrageants? Est-ce là l'idéal de l'humanité? Est-ce là mon Christ réel? Est-ce là celui qu'on vient poser devant moi comme le plus haut sommet de la grandeur humaine? Encore n'ai-je pas réuni tous les traits ridiculement infligés à la figure du Christ par l'artiste audacieux, qui ne rougit pas de nous présenter, comme un portrait, ce qui ne peut se nommer qu'une caricature deux fois indécente et deux fois impie de l'Homme-Dieu de l'Évangile.

Qu'est-ce que cet homme qui, à mesure qu'il avance dans sa carrière, s'enivre lui-même du vent de sa popularité, et qui de joyeux moraliste et de docteur charmant qu'il était au commencement, devient un géant sombre qui se jette hors de l'humanité et dépasse toute mesure; dont les excès de rigueur n'ayant plus de bornes vont jusqu'à supprimer la chair; et qui, par une assurance extraordinaire, fait passer ces exagérations, et menace l'avenir par sa morale exaltée, son langage hyperbolique et ses sublimes paradoxes?...

Qu'est-ce que cet homme, qui est souvent rude et bizarre; que sa mauvaise humeur entraîne parfois à des actes

inexplicables et en apparence absurdes; qui s'aigrit devant l'incrédulité même la moins agressive; et que la passion qui est au fond de son caractère, entraîne aux plus âpres invectives; qui, après avoir été au début d'une incomparable bonté, devient, comme Lamennais, intraitable jusqu'à la folie pour ceux qui ne pensent pas comme lui; et qui, avant de quitter ses disciples, leur fait des recommandations renfermant les germes d'un vrai fanatisme?...

Qu'est-ce que cet homme dont l'exaltation et la surexcitation vont toujours croissant, et qui, emporté par l'effrayante progression de son enthousiasme, n'était plus libre? à qui la grande vision du royaume de Dieu, flamboyant devant lui, donnait le vertige, et que son tempérament excessivement passionné portait hors des bornes de la nature humaine, en sorte que par moment ses disciples eux-mêmes le crurent fou; cet homme dont la conscience avait perdu quelque chose de sa limpidité première; et qui, poussé à bout, désespéré, ne s'appartient plus et obéit au torrent; cet homme enfin qui laisse percer contre ses ennemis de sombres ressentiments; qui au moment de subir sa passion, maudit son âpre destinée; et qui, à l'heure suprême eut une agonie de désespoir, et peut-être se repentit de souffrir pour une race vile?...

Je m'arrête, mon révérend Père; il y a dans cet incroyable tableau d'autres traits plus déshonorants, froidement tracés par la main de l'auteur; ma plume se refuse absolument à vous les retracer. M. Renan seul peut, sans que la main lui tremble, écrire de notre Christ des choses qu'un chrétien ne transcrirait pas sans sentir la rougeur monter à son visage. Surtout je ne pourrais, sans faire à mon cœur une violence douloureuse, redire l'explication plus folle encore que sacrilége de l'ineffable tristesse de Gethsémani. Il ne me reste ici que la force de m'écrier: Et voilà la *Vie de Jésus*, cette vie, dit M. Renan, *la plus belle qui ait jamais été donnée en exemple au monde. Ecce homo!* Voilà l'homme incomparable, l'homme le plus près du divin : le voilà couronné de ces éloges qui le flétrissent, éloges sanglants et mille fois plus dou-

loureux que les épines qui ont déchiré son front divin : le voilà flagellé par la louange du panégyriste bien autrement que par le fouet de ses bourreaux. *Ecce homo!* Voilà l'homme qu'on nous laisse après avoir voilé le Dieu, et qu'on ose par un surcroît d'insulte nous offrir encore comme l'idéal de l'humanité et la plus grande figure de l'histoire! M. Renan, garde peut-être au fond de son âme le secret de respecter un tel Christ... Nous avouons que ce respect, s'il existe, nous demeure un mystère. Nous plaçons plus haut, Dieu merci! notre idéal humain et notre Christ réel : et le Jésus peint par l'artiste extravagant, le Jésus, tel que nous venons de le voir, demeurera à jamais pour toute humanité qui a le sens du vrai et le respect d'elle-même, ou un Jésus *imaginaire* ou un Jésus *méprisable*.

Ainsi, le roman de la *Vie de Jésus* déshonore l'homme dans le Christ, après y avoir effacé le Dieu. Je n'ose imaginer quel genre de calcul l'auteur a pu mettre dans ce double attentat. Je ne veux pas même rechercher sous l'inspiration de quelle pensée, il a pu se donner le plaisir de blesser à ce point Jésus-Christ et les chrétiens. Mais je me demande, en écoutant l'écho de mon propre cœur, comment il serait possible d'aimer Notre-Seigneur, sans se sentir ici avec lui profondément frappé par ces deux coups qui n'en font qu'un, et dont la trace visible trahit la main de l'antichristianisme? Je me demande aussi comment le charme prétendu d'une œuvre, tout entière appuyée sur le faux, pourrait séduire désormais une âme qui s'honore de porter le signe et le nom de Jésus-Christ? Je me demande enfin comment le vain attrait d'une curiosité, d'ailleurs si tristement déçue, pourrait compenser dans un chrétien la douleur d'une blessure qui n'atteint son cœur qu'en passant par le cœur même de Jésus-Christ? Ah! mon révérend Père, je puis bien vous le dire, vous êtes de ceux qui souffrent de telles blessures, et votre âme ici comprend toute mon âme. Votre cœur comme le mien dit ici avec tous ceux qui aiment : que l'on nous frappe, mais qu'on épargne notre Dieu. Qu'on nous accuse, qu'on nous calomnie, qu'on nous déshonore devant tous les tribunaux de l'humaine opinion ; mais

de grâce qu'on n'outrage pas Jésus-Christ, Jésus-Christ aimé, Jésus-Christ adoré, Jésus-Christ servi par tant de millions d'hommes qui l'embrassent de tous les points de la terre, dans une même étreinte de foi, d'espérance et d'amour. Ah! laissez-nous notre Christ, notre Christ tel que nous le connaissons, notre Christ tel que nous l'adorons, avec l'incomparable figure de son humanité, et avec la gloire incommunicable de sa divinité. Ceux qui ne l'ont jamais connu, ignorent le mystère de ces saintes blessures et de ces tristesses désintéressées. Mais, au nom du ciel, je le demande, comment l'auteur de la *Vie de Jésus* a-t-il pu les ignorer? M. Renan se félicite d'avoir cru à la religion de Jésus-Christ, parce que sans cela il ne saurait comprendre par quoi elle *charme et satisfait la conscience humaine*. Il les a donc connus ces charmes et ces satisfactions de la conscience que le Christ remplit de lui-même. Ah! oui, il les a connus : il a eu au moins un jour de foi absolue et de christianisme sincère; il a fait sa première communion; et, on dit que, plus d'une fois on l'a vu, sous le vêtement du lévite, prosterné devant le tabernacle d'or, dans l'embrassement du Dieu d'amour. Il doit s'en souvenir, je pense; et s'il s'en souvient, peut-il ignorer ce que le Christ est pour ceux qui l'adorent? Et, s'il le sait, pourquoi vient-il nous disputer cette adoration du Christ, notre bonheur et sa gloire? M. Renan a une mère, et cette mère, dit-on, est une sainte, telle qu'en produit tant la chrétienne bretagne. Où donc l'a-t-il pris ce triste courage de frapper au cœur des chrétiens, et de sa mère, en attaquant leur Christ aimé et leur Christ adoré? Il frappe cependant; il frappe froidement, sachant le mal qu'il nous fait; il frappe en calculant la portée et en écoutant le bruit de ses coups; il frappe en affectant l'amour, le respect et presque l'adoration; car celui qu'il attaque avec cette aggravation d'insolence et de mépris, il le salue comme l'honneur, l'idéal, le maître de l'humanité... *Ave, Rabbi!* En vain je voulais écarter de ma pensée ce lamentable souvenir : malgré moi, en lisant ce livre désolant entre tous les livres, j'entends ce mot plein d'effroi retentir dans mon cœur, comme un écho de Gethsémani. Que l'auteur me le par-

donne, cette impression est son ouvrage et elle est ma douleur; je n'étais pas libre de ne pas la ressentir; à peine si je l'étais de ne pas dire ce que je ressens. M. Renan s'est cru le droit, et il s'est donné le plaisir de nous frapper avec notre Dieu d'un glaive depuis longtemps aiguisé; j'ai droit de révéler la douleur qu'il nous fait, et j'éprouve quelque soulagement à publier l'impression qu'il me laisse. Malgré moi, il me donne la tentation de rechercher pourquoi, tandis qu'il essaye de nous déshonorer avec notre Christ, il se donne le rôle plus qu'étonnant de réhabiliter un homme que la conscience humaine a marqué pour le temps et pour l'éternité d'un stigmate indélébile; pourquoi il traite avec une indulgence qui scandalise même les siens, un disciple de Jésus, trop tristement célèbre dans l'histoire des apostasies, pour qu'il ne fût pas décent à un écrivain ex-lévite de nous voiler son visage; pourquoi, lui si âpre envers saint Jean, si dur envers Jésus lui-même, il se sent pris de cette indicible compassion pour le *pauvre Judas?* Pourquoi?... Je résiste à la tentation que me donne ici l'auteur de la *Vie de Jésus*. Je lui laisse comme son inviolable propriété le secret de son âme; mais je constate et proclame sans hésiter le but de son œuvre. Cette œuvre, je le répète, c'est le Christ livré sous le voile du respect au mépris populaire; c'est l'antichristianisme pur, sous le nom menteur de *pur christianisme*. Voilà la clef du mystérieux livre. Je défie n'importe qui d'y rien entendre sans ce secret.

III

Mais c'est assez vous parler du but que se propose l'auteur de la *Vie de Jésus*. J'ai hâte de vous signaler les principaux moyens qu'il emploie pour arriver à sa fin. Et ici, mon révérend Père, je vous avoue que je me sens quelque peu embarrassé. Je me demande comment je pourrai m'y prendre pour garder toujours dans ma parole cet imperturbable sérieux que l'auteur affecte volontiers, et qu'il maintient encore, alors même que, par certains côtés fort plaisants, sa manière de discuter touche de près au comique, et parfois

même devient tout à fait ridicule. M. Renan, depuis quelque temps déjà, se moque manifestement de nous; il nous raille. Mais, je l'ai dit, c'est un rieur grave; et il n'en est souvent que plus divertissant. Il atteint parfois sur ce point la perfection du genre; et autant son but, quand on y songe, aurait de quoi nous faire pleurer, autant ses moyens, quand on les examine, auraient de quoi nous faire rire. Je lui conseille fort, à l'avenir, de changer de tactique. M. Renan est sans doute sur ce point assez peu disposé à recevoir nos conseils. Mais, quoiqu'il aime superbement le dédain, il ne dédaignerait pas peut-être de recevoir les avertissements d'une amitié qu'il estimerait tout à la fois éclairée, sincère et dévouée. L'auteur de la *Vie de Jésus* a au moins, je veux le croire, une amitié de ce genre. Je suppose donc qu'après avoir lu la *Vie de Jésus* avec cet empressement sympathique que l'on prend à lire les œuvres d'un auteur aimé, l'ami sincère trompé dans son attente et fort déconcerté, vient trouver M. Renan pour lui parler de son livre, dans ce seul à seul, et dans ce cœur à cœur où l'amitié ose tout dire et accepte tout, même la vérité qu'on n'oserait dire et qu'on n'accepterait pas ailleurs. Or, voici à peu près, ce me semble, ce que le meilleur des amis, libre penseur comme lui, jugeant avec impartialité les procédés de sa critique, ne manquerait pas de lui dire dans l'intérêt de sa gloire et pour l'honneur de son école :

« Mon cher Ernest, je viens de lire, moi aussi, le livre si longtemps attendu et si impatiemment désiré, et je vous aime trop sincèrement pour vous laisser ignorer l'impression qui m'en demeure. Personne plus que moi, vous le savez, n'applaudit au grand dessein auquel vous dévouez un beau talent : mais en vous donnant toute ma sympathie, je vous dois toute la vérité; et vous me pardonnerez ma franchise en faveur de mon admiration. Laissez-moi donc vous le dire sans détour, autant votre but nous ravit, autant vos moyens nous étonnent, et vos procédés nous déconcertent. Cette fois, je vous ai suivi pas à pas; j'ai étudié votre méthode, au point de vue de l'histoire, de la philosophie, de l'exégèse, de la critique, en un mot, dont vous passez pour être la grande personnification

française; et je dois vous avouer que je ne reviens pas de ma stupéfaction. Dans ce combat que vous avez entrepris, quelles sont vos ressources? Me permettez-vous de vous les rappeler une à une, et de vous en montrer la valeur, ou plutôt la faiblesse?

Et d'abord, à ce que je vois, l'une de vos plus fortes machines, malheureusement pour vous, déjà bien usée dans vos mains, c'est le prestige de l'*affirmation sans preuve*, de l'affirmation pure et simple. Vous affirmez que le miracle ne peut pas exister; ou bien admettant que le miracle est absolument possible, vous affirmez qu'il n'a jamais été constaté. Vous affirmez qu'il n'y a pas de surnaturel. Vous affirmez que, dans l'ordre des faits, dire qu'une chose est *au-dessus* ou *en dehors* de la nature, c'est dire une contradiction. Vous affirmez que Jésus n'a jamais dit un mot d'où l'on puisse induire qu'il s'est cru un Dieu. Vous affirmez, vous affirmez encore, vous affirmez toujours... Mais, en vérité, quand prouvez-vous d'une invincible preuve ce que vous affirmez? Jamais. En quel endroit de vos ouvrages vous donnez-vous la peine d'environner vos affirmations de leur légitime démonstration? Nulle part. J'en ai fait l'expérience en particulier dans votre *Vie de Jésus;* j'y ai cherché et j'y cherche encore une page, une seule, où vous donniez de votre dire ce que l'on appelle dans la science une preuve *démonstrative;* eh bien! je vous le jure sur mon cœur d'ami, je ne l'ai pas trouvée. En vérité, cher Ernest, pour un homme qui porte parmi nous le drapeau de la science, c'est peu *scientifique*. D'où vous vient, dans cette richesse d'affirmations cette indigence de preuves? Est-ce impuissance? Quand on s'appelle Renan, l'impuissance n'est pas admissible. Est-ce distraction? Quoi! une distraction de 449 pages? Est-ce calcul? Que pouvez-vous gagner à ne rien prouver de ce que vous affirmez? Est-ce dédain? Peut-être!... Je sais que sur ce point vous avez vos idées, qui ne sont pas celles de tout le monde. — Prouver, dites-vous, allons donc! je laisse à la polémique ces procédés mesquins, et je renvoie aux arsenaux de la scolastique ce lourd bagage d'ar-

gumentation et de démonstration syllogistique des théologiens du moyen âge.—Fort bien; ce n'est pas moi, certes, qui prendrai la défense de ces méthodes surannées; mais, daignez le remarquer, le tort de la scolastique n'était pas de prouver ses thèses; et l'on ne voit pas clairement en quoi le progrès de l'esprit humain vous dispenserait de prouver les vôtres. Vous avez beau dire que notre public est, au premier chef, ignorant et sot, et qu'à ce double titre il n'a droit qu'à l'affirmation. Ignorant, sans doute; sot, peut-être. Mais encore ne le sommes-nous pas tous au même degré. Même dans ce vulgaire que vous dédaignez trop, dans cette plèbe lectrice que vous placez si bas, et que vous regardez de si haut, je dois vous en prévenir, il en est qui cherchent à se rendre compte; et déjà l'on commence à s'y apercevoir, qu'après tout, vos affirmations ne sont pas des raisons; qu'il n'appartient qu'à Dieu d'imposer ses paroles sans exhiber ses preuves; qu'un historien doit s'appuyer sur des faits; un philosophe sur des arguments; et que, comme on a déjà pris la liberté de vous le dire : *pour affirmer, il faut savoir.* Le peuple lui-même, quoi que vous en pensiez, est de force à le comprendre. Et comme on constate aujourd'hui généralement que vous affirmez toujours et ne prouvez jamais, on arrive à soupçonner, ou que vous ignorez peut-être, ou que vous savez trop peu ce que vous devriez tout à fait savoir. Ces soupçons me font peine; et si j'étais sûr de ne pas trop vous déplaire, je vous dirais les discours que j'entends circuler à ce sujet autour de votre nom, particulièrement depuis l'apparition de la *Vie de Jésus.* — Vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir que de me révéler sur ce point toute la vérité. Que dit-on de moi — On dit que vous posez en oracle, et que vous tranchez du révélateur. L'oracle décrète et ne démontre pas; le révélateur affirme et ne raisonne pas; ainsi fait, dit-on, l'auteur de la *Vie de Jésus.* On dit que votre critique, si haute qu'elle s'estime elle-même, ne devrait pas dédaigner de descendre à la preuve, et que votre dédain *transcendant* n'est qu'une façon superbe de se dispenser d'avoir raison; que ce

ton tranchant et ces poses olympiques ne tromperont désormais que les enfants et les badauds. Quelques-uns ajoutent que, sans avoir tout à fait le génie de Lamennais, vous prenez les allures de ses plus mauvais jours; et que vous marchez à grands pas, au souffle de votre prospérité, vers l'écueil où viennent sombrer les orgueils vastes. On va même jusqu'à dire que vous êtes en train de confisquer, à votre profit, l'infaillibilité dont vous destituez Jésus; et que vous arrivez à ce degré d'adoration de soi-même où l'on estime n'avoir plus besoin de donner ses raisons, parce que l'on croit à l'omnipotence de ses affirmations. — Cette manie de l'affirmation souveraine, dit-on, se développe effroyablement en lui; et s'il continue de prendre ces façons d'oracle et ces poses de révélateur, il en viendra prochainement à nous donner dans ses livres la contre-façon de la divine formule si souvent employée par Jésus lui-même : En vérité, en vérité, je vous le dis : *Amen, amen, dico vobis.* Croyez-moi, je vous en prie, renoncez à ce procédé de l'affirmation pure désormais impossible ; et si vous rentrez dans l'arène, comme vous l'annoncez, n'y venez plus avec cette batterie démontée d'avance par le bon sens public : venez-y, armé de ces deux choses que le plus beau style ne peut remplacer, des raisons et des faits.

— Vous m'étonnez, reprendrait ici le disciple de Strauss, si pareil discours lui était adressé, vous m'étonnez. Je vois, mon ami, que vous ne m'avez pas lu tout entier. Si vous m'aviez, comme vous le dites, suivi pas à pas dans ma *Vie de Jésus*, vous auriez vu que, si j'affirme quelquefois, comme c'est le droit de celui qui sait, je doute plus souvent encore, ce qui est le devoir de celui qui cherche. Vous n'avez donc pas remarqué en combien d'endroits de ce livre, où vous me reprochez mon dogmatisme, j'ai marqué mes paroles au signe de la réserve et du doute? Vous n'avez pas compté combien de fois j'ai employé ces formules qui devraient vous rassurer contre l'abus de l'affirmation : *Il semble; il paraît; à ce que l'on croit; probablement; peut-être; on dit; je soupçonne; je ne sais; je n'ose me croire as-*

suré; si je puis le dire; il faut supposer; on est tenté de croire; il est à croire; qui sait? quoi qu'il en soit : etc., etc. Comment après une telle profusion de formules dubitatives pouvez-vous me reprocher sans injustice l'abus de l'affirmation? »

Voilà sans doute ce que dirait M. Renan pour atténuer le tort d'un dogmatisme dont il commence à soupçonner quelque peu le côté ridicule. Il voudrait se donner à la fois le prestige d'une science qui affirme avec autorité, et celu d'une sagesse qui sait douter à propos. Au moins voudrait-il faire de ses doutes une excuse à ses affirmations. Le stratagème cette fois n'est pas d'un homme habile. Et je sais bien ce que répondrait l'ami sincère, en train de dire à M. Renan toute la vérité vraie. Il dirait : « Pourquoi, cher Ernest, ne pas tirer un voile sur cette seconde face de votre livre, à mon sens, plus désolante encore que la première? Je voulais glisser, sans mot dire, sur ce point vulnérable. Puisque vous m'y arrêtez, trouvez bon que je vous parle ici encore avec une franchise entière. On vous reproche d'affirmer sans preuve; mais est-ce qu'on prétend par là vous autoriser à *douter sans raison?* Si c'est un défaut pour un philosophe d'affirmer toujours sans donner ses motifs d'affirmer, est-ce une qualité pour l'historien de douter à contre-temps, sans donner jamais ses raisons de douter? D'ailleurs, avec tous vos *on dit*, tous vos *peut-être*, tous vos *ce me semble*, où voulez-vous en venir, et que prétendez-vous faire? Est-ce la peine, je vous prie, de nous imposer quatre cent cinquante pages moins une, pour nous dire et nous redire, que vous *ne savez pas*, que *vous ignorez*, que vous *supposez*, que tel récit est *peut-être* vrai, que tel autre est *peut-être* faux, etc?... Si vous ne savez pas, que prétendez-vous nous apprendre? Et si vous n'avez rien à nous apprendre, pourquoi écrivez-vous? Quand nous donnons de belles heures à un homme qui revient après bientôt deux mille ans toucher à des événements cent fois discutés par des hommes supérieurs et des savants du premier ordre, nous entendons bien qu'il nous apprenne quelque chose. Quelque prix que mes amis et moi attachions à vos jugements, nous trouvons que c'est trop de donner un temps d'or à un

livre fort long et fort beau, si vous voulez, mais qui en définitive ne nous apprend bien que vos doutes. J'admire autant et plus que beaucoup d'autres l'élégante parure que vous savez donner à l'austère critique, et vos jolies phrases ont assurément leur valeur; mais nous voudrions sous leur brillante enveloppe trouver de bonnes vérités bien claires et bien dégagées de toute ombre. Or, je dois le dire, ce n'est pas là le bénéfice que, pour mon compte, je retire de votre livre. Après vous avoir lu, je me trouve connaître un peu moins ce que je croyais savoir; et je vous suis témoin que cette impression ne m'est nullement personnelle.

« Vous me demandez si j'ai compté toutes les formules dubitatives que renferme la *Vie de Jésus?* Hélas! oui, je les ai comptées; et j'ose à peine vous dire à quel point j'ai souffert, humilié que je me sentais avec vous de ce calcul ingrat. Vous savez quels soucis jaloux je prends de votre gloire. J'avais donc bien pris la résolution de vous assurer sur ce point le bénéfice de ma discrétion; et je voulais dérober à l'œil du public ce côté infirme de la *Vie de Jésus*. Malheureusement nos adversaires avaient déjà compté eux aussi vos malencontreux *peut-être;* et ils ont eu l'idée plus qu'originale de les étaler à la file les uns des autres, rangés et numérotés page par page et ligne par ligne; ce qui a fait un tableau légèrement comique, et fort divertissant pour vos ennemis les cléricaux [1]. C'est méchant, sans doute; et je trouve comme vous que c'est peut-être un peu perfide : mais c'était leur droit; ils en ont profité; et l'on m'assure que beaucoup de lecteurs, en voyant se dérouler en vingt pages le long chapelet de vos *peut-être*, et de vos *on dit*, malheureusement trop authentiques, n'ont pu se défendre d'un gros éclat de rire!.. Ce n'est qu'un détail sans doute; mais c'est une défaite; et vos adversaires qui sont nombreux, et les indifférents plus nombreux encore, en font gorges chaudes. Il faut convenir aussi, mon très-cher, que vous avez eu là une prodigieuse distraction. Même littérairement, cette prodigalité du *ce me semble*, et de *l'on dit*, est une tache im-

[1] Voyez *Vie de Jésus-Christ;* réponse au livre de M. Renan, par Eugène Potrel, chez Martin Beaupré frères, éditeurs, rue Cassette, 17.

pardonnable ; et vous, comme Buffon, si soigneux d'ordinaire de votre toilette littéraire, comment ne vous êtes-vous pas aperçu tout le premier de ce travers de style ? Vous fréquentez peu les sermons des prédicateurs; mais je parie que vous ne pardonneriez pas à un improvisateur de prônes, un tel luxe de répétitions. Aussi je ne m'étonne pas qu'on s'en amuse ; et j'ai cru de mon devoir de vous en avertir. Dans une prochaine édition, rayez-moi, je vous en prie, les neuf dixièmes de vos *peut-être ;* et croyez bien qu'il en restera encore trop pour ma satisfaction et pour votre gloire. Si vous me trouvez sévère, songez que ce jugement est celui de tout le monde.

— Je trouve, en effet, que votre amitié ne m'épargne pas, *et je vous en estime encore davantage.* Mais puisque vous parlez d'édition nouvelle, croyez-vous qu'il y ait encore d'autres réformes à faire dans la *Vie de Jésus ?* — Mon Dieu, oui, il y en a ; et si, comme je l'entends dire, vous voulez en faire votre chef-d'œuvre de critique, vous n'êtes pas au bout. Mais permettez-moi d'être court, et de me contenter d'indiquer au passage les autres *desiderata* qui me frappent dans la *Vie de Jésus.*

« Déjà je vous ai signalé deux défauts estimés fort graves au point de vue de la critique : l'affirmation sans preuve, le doute sans raison, et l'excessive prodigalité de l'une et de l'autre. En voici un troisième, d'une gravité pareille, et sur lequel je vous invite à vous surveiller à l'avenir, parce que vos lecteurs, même les moins avisés, ont découvert déjà cet autre côté vulnérable de vos écrits, et l'ont remarqué surtout dans la *Vie de Jésus.* Ce défaut très-capital en toute discussion qui touche à la science, les logiciens dans leur langue l'appellent *pétition de principe.* Peu importe le nom ; voici la chose ; tout le monde peut l'entendre. Ce défaut consiste à poser devant son adversaire comme certaine et évidente une chose qu'il s'agit précisément de faire admettre par son adversaire ; ce qui revient, en deux mots, à supposer la question. Vous admettrez sans peine qu'un homme qui se pique d'être logicien, doit se faire un devoir rigoureux de ne jamais

supposer comme vrai ce qu'il s'agit de démontrer; c'est ici, vous le reconnaissez, l'*abc* de la logique et un axiome à l'usage de toute science. Mais, ce que vous reconnaîtrez peut-être avec un peu plus de peine, c'est qu'il vous arrive je ne sais combien de fois, par distraction sans doute, de manquer à cet *abc* du logicien, qui doit être aussi la règle d'une critique irréprochable. En maint endroit de vos livres, et notamment de la *Vie de Jésus*, vous vous posez à vous-même très-carrément un point de départ. A n'en croire que vous, ce point de départ serait ni plus ni moins un axiome qui s'impose, un principe qui, par son évidence, échappe à la discussion. Or, lorsqu'on vient à se demander ce que doit penser de cet axiome l'adversaire contre lequel vous en faites sans facon un point de départ, on s'aperçoit avec quelque surprise, que ce principe évident est tout simplement la chose qu'il fallait démontrer. En voici, entre beaucoup d'autres, un exemple que je prends au hasard dans votre Introduction. Ayant à discuter la valeur historique des Évangiles, vous dites avec un sans-gêne qui m'a paru une mystification : « Que les Évangiles soient en partie *légendaires* (c'est-à-dire « qu'ils renferment à la fois l'histoire et la fable, le vrai et le « faux), c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont pleins de « miracles et de surnaturel [1]. » En vérité, votre *puisque* est impayable; il me paraît, dans le genre, un tour de force sans pareil. Je n'ai pu encore savoir ce que tous mes amis en ont pensé; mais j'avoue qu'il m'a jeté dans une stupéfaction dont je ne suis pas encore revenu; et plus j'y réfléchis, plus il m'est démontré par ma réflexion même que je n'ai pas lieu d'en sortir. Je n'imaginais pas qu'on pût ainsi d'un tour de phrase escamoter la question. Comment! tous les chrétiens, sans exception, affirment le miracle et le surnaturel, et qui plus est, ils estiment avoir pour l'affirmer d'excellentes raisons; ils ajoutent que ces raisons ont paru décisives à saint Augustin, à saint Thomas, à Bossuet, à tous les grands hommes de l'Église; elles sont encore acceptées aujourd'hui par

[1] Introd., p. xv.

des millions d'intelligences que nous n'avons pas le droit d'estimer inférieures à la nôtre : et vous venez leur dire gravement que les Évangiles sont *légendaires*, autrement dit *fabuleux*, par cette unique raison qu'ils renferment le miracle et le surnaturel? Je croyais, moi, que dans toute discussion avec les chrétiens, le point culminant de toutes les questions était justement de savoir s'il y a, et s'il peut y avoir, oui ou non, du *surnaturel* et des *miracles*. Vous le niez, soit : c'est votre droit si vous donnez vos raisons; mais jusqu'à ce que vous les ayez déduites claires et concluantes, vous n'avez pas le droit, que je sache, de faire de vos simples négations des points de départ de démonstrations. En vérité, mon cher Ernest, ceci est trop fort; les théologiens, cette fois, vous remercient; ils vont battre des mains à la logique-Renan; et vos amis, je vous jure, ne s'en vanteront pas. Je vous supplie bien, pour ce qui me concerne, de ne plus vous aventurer à nous défendre avec de telles armes.

« Je passe à un quatrième défaut qui tient plus ou moins aux précédents, et que l'œil de vos admirateurs trop fascinés par les charmes qu'ils vous trouvent, n'aperçoivent pas assez : la *contradiction*. C'est le cercle vicieux par excellence, où se meuvent les logiques infirmes; et, qui que l'on soit, on n'en sort pas avec des fleurs de rhétorique. Je vous demandais tout à l'heure de passer vite sur vos pétitions de principes, permettez-moi de courir à travers le labyrinthe de vos contradictions. Comment les compter seulement?

« C'est au surnaturel que Jésus a dû toute sa puissance; sans cette conviction intime de son *rapport surnaturel avec Dieu*, il eût été un homme *vulgaire*. Et pourtant cette croyance c'était une erreur, et cette conviction un rêve d'halluciné. Jésus a dû faire des miracles; le miracle était une condition de son ascendant : or, le miracle est une imposture; et si un jour, le culte de Jésus s'affaiblit dans l'humanité, ce sont ses miracles qui en seront la cause. Pourriez-vous m'aider un peu à comprendre ceci : La foi au surnaturel et au miracle est niaise; et pourtant Jésus a bien fait de croire au surnaturel; il a bien fait de se poser en thaumaturge : *ces belles erreurs furent le secret de sa force*. Vive la contradiction quand même!

Ce n'est pas tout encore. Les promesses et l'attente d'un règne apocalyptique n'étaient qu'une chimère ; et pourtant cette chimère est l'expression la plus *élevée et la plus poétique du progrès humain*. Les discours de Jésus (sur la fin de sa vie) sont pleins d'exagérations ; ils mentent à la nature ; et ce sont ces discours qui ont persuadé ; et l'*immense progrès de l'Évangile vient de ses exagérations*. Toutes les grandes choses de l'humanité ont été accomplies au nom de *principes absolus ;* et, ce qu'il faut combattre le plus, ce sont les principes absolus. *Le tact de la finesse* n'est que la négation des principes absolus et des conclusions précises. *Qui sait si la finesse de l'esprit ne consiste pas à s'abstenir de conclure?* Comment s'y prend votre logique pour concilier ensemble tous ces inconciliables ? Poursuivons.

« Les Évangiles sont authentiques ; mais les discours dans saint Jean ne sont point de saint Jean ; et nous n'avons les rédactions originales ni de saint Marc, ni de saint Mathieu. Ce qui veut dire que les Évangiles authentiques ne sont pas authentiques. Grâce à des noms propres, les Évangiles prendraient une *haute valeur :* et pourtant un nom propre en tête de pareils ouvrages ne dit *pas grand'chose*. En vérité, mon cher Ernest, c'est à n'y rien entendre. Ne pourriez-vous un peu vous accorder avec vous-même ? Si vous faites si belle la mission de l'erreur, quel sera dans le monde le rôle de la vérité ? Si le faux est si utile, à quoi bon chercher le vrai ? Et pour ce qui concerne l'Évangile, pourquoi ce oui et ce non qu'on ne peut accepter ? Si les Évangiles sont authentiques, pourquoi les lacérer et les mutiler à votre gré ? S'ils ne le sont pas, ou si vous n'en êtes pas sûr, pourquoi vous appuyer dessus, et y chercher des témoignages que chacun peut récuser ? Tirez-vous de là, cher ami.

« Ainsi de page en page, c'est la contradiction, encore la contradiction. Mais nulle part, je ne la trouve plus flagrante que dans la personnalité même de Jésus. Qu'est-ce que son rôle et sa personne dans le caractère et l'œuvre que vous lui attribuez ? Vous retranchez de lui et de ses actions tout le divin : dès lors, comment accordez-vous ensemble l'œuvre et

l'ouvrier, la personne et la mission? A vous en croire, Jésus ne sait rien de la science, rien de l'histoire, rien du monde; et c'est lui qui veut changer ce monde dont il ne sait rien; et ce qui est encore plus merveilleux, il réussit dans un dessein qu'il n'a pu même concevoir. Vous dites, il est vrai, que Jésus n'était pas ce qu'on pourrait appeler un *ignorant;* mais comment nommer celui qui *ignore* à ce point? En tout cas, si vous le défendez de l'ignorance, vous ne le défendez pas de la naïveté. Et comment alors ce *naïf jeune homme* de Nazareth devient-il ce grand initiateur du monde? Si vous m'en faites un réformateur sans exemple, pourquoi m'en faire un homme sans figure? Si Jésus fut ce réformateur, comment peut-il être cet homme? Et s'il fut cet homme, comment peut-il être ce réformateur? S'il fut le thaumaturge jongleur que vous me montrez ici, comment est-il le saint que vous me montrez là? S'il fut le thaumaturge convaincu tel que le fit son fanatisme; comment peut-il être le génie inspiré que me peint votre enthousiasme? S'il fut cet halluciné, comment est-il ce sage? Comment, enfin, est-il tout ensemble si haut et si bas, si sublime et si vulgaire, si héroïque et si bourgeois, si grand et si petit, si colossal dans son œuvre, si mesquin dans sa personne? Je l'avoue, j'ai beau chercher l'harmonie dans cette figure, je n'y trouve que le désaccord. J'ai beau vouloir suivre, dans votre livre, ces lignes harmonieuses que laisse d'ordinaire le génie dans ses œuvres; j'y marche de contradiction en contradiction; et quand je voudrais admirer le brillant péristyle où votre imagination me promène, et parfois me charme, je me sens jeté avec vous dans un labyrinthe où vos idées se croisent et s'embarrassent sans me laisser une issue.

Certes, se jouer dans ces contradictions avec ce sans-gêne qui vous caractérise est un phénomène déjà fort curieux; mais ce qui l'est bien autrement, c'est de vous voir tirer de ces contradictions même un parti si merveilleux et de si précieux résultats. Vous faites remarquer avec une sorte de complaisance que, tandis que Jésus, comme moraliste, voulait un état permanent, comme millénaire il croyait à une fin prochaine du monde. Et vous ajoutez que ce fut cette contradiction qui

assura la fortune de son œuvre. En vérité, la contradiction est une excellente chose; pour faire des prodiges, il ne s'agira plus que de se contredire. A ce titre, on doit s'attendre que vous ferez des miracles.

« Voilà, cher Ernest, quatre vices cardinaux sur lesquels vous avez eu le malheur d'appuyer une œuvre qui ne se peut soutenir : affirmations sans preuve, doutes sans raison, pétitions de principe, contradictions avec vous-même. Permettez que je vous en signale un cinquième qui m'afflige plus que tout le reste. C'est ce que j'appellerai les *naïvetés* de votre critique, et puisque la chose nous saute aux yeux, souffrez le mot à bout portant, les *ridicules* de votre exégèse.

« Le ridicule, cher Ernest, est terrible en France. Je crains bien que cette fois vous n'en gardiez la blessure, et que tout votre talent ne vous en défende pas. Voltaire était divertissant; mais il avait le talent de mettre, *quand même*, les rieurs de son côté. Divertissant, foi d'honnête homme, vous l'êtes quelquefois aussi, mais d'une toute autre manière; les éclats de rire qu'a déjà soulevés votre livre doivent vous apprendre un peu de quel côté vous mettez les rieurs. Vous avez beau vouloir garder toujours votre imperturbable sérieux; vous ne réussissez parfois qu'à vous montrer plaisant. Comment, par exemple, osez-vous nous donner pour discerner la vraie critique une règle comme celle-ci : Pour bien faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire *d'y avoir cru*, et il est nécessaire *de n'y plus croire*? Ainsi voilà qui est charmant : Vous avez cessé de croire au christianisme après y avoir cru; et vous donnez bravement votre incrédulité comme une garantie de votre impartialité. Y songez-vous, cher ami, de poser l'apostasie religieuse comme une condition de véracité historique? Est-ce sérieux de faire à la seule défroque l'honneur de la sincérité? autant vaudrait assurer à un réfugié pour cause de révolte le privilége de bien parler de son roi, et à une femme séparée pour crime, celui de bien parler de son mari. A vous entendre, le prêtre fidèle n'a pas droit d'être cru quand il parle de la religion qu'il professe, car il est prévenu. Le prêtre renégat parle de sa

religion quittée, il faut le croire ; car il est impartial. Et pourquoi donc, s'il vous plaît? Si l'adorateur a trop d'amour pour n'être pas prévenu, est-ce que l'apostat souvent n'a pas trop de haine pour n'être pas acharné ? Entre Lacordaire et Gavazzi parlant de l'Église catholique, vous admettez Gavazzi et vous récusez Lacordaire? Est-ce assez risible?

Mais voici que l'on a trouvé plus risible encore. Vous ne niez plus, paraît-il, la possibilité du miracle; mais vous en exigez la constatation ; et votre critique s'aventure à nous décrire au menu les conditions d'un miracle authentique. Vous sommez le thaumaturge, c'est-à-dire Dieu lui-même, de venir prendre vos ordres ; vous fixez le lieu, l'heure, les circonstances. Vous nommez une commission chargée d'examiner l'opération ; et vous dites à Dieu : Venez maintenant, nous allons voir. Le miracle fait, par exemple, un mort étant ressuscité, vous n'êtes pas encore content : il faut que Dieu recommence ; vous demandez qu'un second miracle vienne prouver le premier, un troisième le second, et ainsi de suite ; jusqu'à ce qu'il vous plaise de dire à Dieu : Je suis satisfait. A ce compte, vous auriez prié Lazare de mourir derechef, pour ressusciter de nouveau ? Vous auriez sommé les Israélites de repasser la mer Rouge, et de retourner en Égypte, pour voir un peu si, après avoir entr'ouvert les eaux une première fois, Moïse serait de force à le faire une seconde?... On entendrait peut-être tout cela sans rire à Berlin ou à Tubingue, mais notre vieux génie gaulois, cher ami, trouve que ces belles règles de critique ne sont que des facéties graves. Vous feriez bien mieux de revenir sur vos pas, et de nier de nouveau très-résolûment la possibilité du miracle, plutôt que de vous avancer sur un terrain où vous perdez pied, et où la tête vous tourne visiblement au grand amusement des spectateurs. On vous supplie, surtout, de ne plus venir nous expliquer le miracle de six mille personnes nourries avec cinq pains, par un prodige de *frugalité ;* de ne plus nous parler de Lazare comme d'un mort bien vivant qui ressuscite dans un *accès de joie ;* veillez surtout à ne plus faire du Jésus que vous offrez à nos respects, le compère d'une jonglerie qu'on pardonne-

rait à peine à un homme de tréteaux et à un mystificateur de parade. La science a quelque droit d'être prise au sérieux; et de telles explications, il faut vous le dire une fois pour toutes, ne la couvrent que de ridicule.

« Nos communs amis ne s'étonnent, et les adversaires ne se divertissent pas moins du procédé plus que nouveau que vous introduisez dans la critique, pour la retouche des grandes figures historiques, et que vous nommez ingénieusement la *raison d'art*. La raison d'art, dans le drame, dans le roman, dans la fantaisie, c'est à merveille. Vous créez ou arrangez une figure de votre invention ; vous lui donnez un costume, une couleur, une forme, qui répond à votre idéal; personne ne s'y trompe ; on sait que cette figure est votre création. Mais nos romanciers eux-mêmes estiment que l'histoire a d'autres exigences; il est des figures que les siècles nous imposent avec leurs proportions, leur couleur et leur physionomie coulés dans un bronze immuable, et qu'il n'appartient plus à personne de changer. Vouloir faire subir cette refonte artistique à une figure comme celle de Jésus, qui a pour encadrement l'humanité entière, et pour piédestal le point culminant de l'histoire, c'est livrer la majesté des choses à des jeux d'enfants décorés du nom de science; c'est abandonner à tous les rêves d'une fantaisie bizarre ce qui s'impose à nous comme une fatalité, à savoir : la réalité vue par des yeux contemporains et racontée par des témoins vivants. Avec de tels procédés d'ailleurs, que deviendrait l'histoire? S'il vous plaît, à vous, de nous refaire, selon votre caprice, le Jésus des historiens évangélistes, pourquoi ne me plairait-il pas, à moi, de vous refaire, suivant mon idéal, l'Annibal et le Scipion, le César et le Pompée, le Vespasien et le Titus des historiens romains? M'interdirez-vous d'oser, contre ces auteurs, ce que vous osez contre l'Évangile? Me défendrez-vous de faire ce que vous faites si lestement vous-même, de prendre en main les ciseaux de ma critique proclamée infaillible, de couper à droite et de couper à gauche, de retrancher de l'histoire ce que je nommerai la *légende*, c'est-à-dire ce qui ne cadrera pas avec mon idée, mon système, ma

raison d'art? Qui m'empêchera, dès lors, de vous refaire à nouveau de petits Césars et de petits Pompées, que personne ne connaissait encore, et de vous les présenter bigarrés de couleur locale, bien rapetissés et bien diminués par mon implacable critique? Et qui sait si, dans ce cas, il ne m'arrivera pas peut-être aussi de vous montrer, dans mes écrits restaurateurs de l'histoire, des Scipions, des Césars et des Pompées tout subjectifs et faits à mon image? N'est-ce pas ce que vous avez un peu fait vous-même dans la *Vie de Jésus*, en nous y montrant le beau jeune homme et le petit Galiléen fort ressemblant, si je ne me trompe, à un autre beau jeune homme et à un certain petit Breton de notre connaissance? car il faut bien que je vous le dise, des yeux plus exercés et plus clairvoyants que les miens se sont aperçus que, dans le portrait de Jésus, vous ne vous êtes pas oublié. Soit dit entre nous, votre Galiléen a beaucoup de notre Breton; dans votre Jésus vous avez mis bien du Renan; et les amateurs trouvent que le portrait ressemble un peu plus au peintre qu'à l'original. Vous n'y avez pas songé sans doute; cela se fait sans qu'on y songe; mais c'est le dernier résultat de votre procédé nouveau : non-seulement graver le passé à la ressemblance du présent; mais encore créer des personnages à l'effigie de l'écrivain; prendre dans son propre idéal le portrait de ses héros, et faire de sa personnalité la règle de leur histoire. Procédé qui, en se popularisant, nous conduirait au burlesque du genre, et aboutirait tout simplement à imposer aux plus grandes figures de l'humanité le calque ou la photographie du moi.

« Voilà, cher Ernest, quelques-uns des défauts qui m'ont paru, dans la *Vie de Jésus*, compromettre sérieusement la dignité de votre critique et la gloire de votre nom. Aussi, si je m'afflige profondément, je m'étonne médiocrement que la presse, de tous côtés, vous frappe à coups redoublés et vous déchire à belles dents. J'aurais voulu, à mes risques et périls, vous dérober à ces coups, et en particulier, aux morsures du *Nain-jaune* et du *Figaro;* car ces messieurs, vous le savez, mordent dans le vif, et ils mordent fort. Vos amis, croyez-le

bien, ne voient pas, sans en ressentir l'injure, un homme de votre importance maltraité de cette façon. Mais, il faut en convenir, vous nous avez fait cette fois la position gênante et la partie difficile. Nous nous blesserions nous-mêmes à ce mauvais jeu, et nos blessures ne guériraient pas les vôtres. Croyez-en mon amitié, le mieux pour nous est de nous taire, et pour vous de ne rien dire, et de ne plus recommencer. »

IV

Ainsi pourrait parler à M. Renan un ami rationaliste, sceptique, panthéiste et antichrétien comme lui, mais plus impartial et moins aveuglé que lui sur les points vulnérables de sa *Vie de Jésus*. Sans amertume et sans ironie, il jugerait devant le bons sens populaire, cette *grande ligne*, où M. Renan appelle la *grande curiosité*, et dont la découverte constitue la *grande originalité*, la *grande manière*, la *grande indépendance* de l'esprit humain. Et ainsi toutes ces *grandes choses* dont M. Renan enfle ses périodes incontestablement sonores, apparaîtraient ce qu'elles sont en réalité, très-mesquines et légèrement risibles.

Mais si c'est là ce que peut dire du livre de la *Vie de Jésus*, même un libre penseur; ce n'est pas, tant s'en faut, tout ce que peut et doit en dire le penseur catholique et le chrétien philosophe. Et quand on ne veut ni blesser l'homme qui attaque la vérité, ni trahir la vérité attaquée par l'homme, ce n'est pas un médiocre embarras de satisfaire ici à la fois aux égards que la politesse prescrit, et au devoir que la conscience impose. Mais ce livre prodigieux d'insolences et d'erreurs, déjà nos frères l'ont regardé de ce regard limpide que le Verbe de Dieu donne à ceux qui le contemplent; ils l'ont percé à jour; ils ont porté à travers ses ténèbres froides la lumière et le feu. Avec tous les défauts déjà signalés par l'ami sincère, ils en ont découvert d'autres qui soulèvent bien autrement la conscience chrétienne. Ces défauts, dont il m'eût été pénible de dire le premier les véritables noms, déjà la grande justice chrétienne les a nommés; elle leur a infligé des stigmates qu'on n'effacera pas; et les attachant au pilori de

l'histoire révoltée et de l'opinion indignée, elle a dit : Mensonge ; elle a dit : Falsification; elle a dit : Calomnie; elle a dit : profanation; elle a dit : Perversion; elle a dit : Trahison!...

Oui, dit partout déjà cette voix de l'opinion qui ne se taira plus : la *Vie de Jésus : Mensonge*. M. Renan affirme le faux, ce qui s'appelle le faux; et il l'affirme résolûment, froidement, audacieusement. Dire que jamais un miracle n'a été fait dans des conditions où il pût être constaté; dire que Jésus n'a pas prononcé un seul mot d'où l'on puisse conclure qu'il s'est cru Dieu; dire que saint Jean est le seul évangéliste qui emploie l'expression de *Fils de Dieu,* et que ses discours n'ont rien de commun avec ceux de saint Matthieu ; dire qu'il emploie des mots qui lui sont réservés et dont les synoptiques n'ont pas la moindre idée; dire qu'on chercherait vainement dans tout l'Évangile une seule proposition vraiment *théologique;* dire que Jésus n'a institué ni sacrements, ni sacerdoce, ni ministère d'enseigner; dire qu'il condamnait, sous toutes formes, tout culte extérieur quelconque : dire ces choses, grand Dieu! et mille autres pareilles, comme M. Renan sait les dire, avec cette fière assurance que chacun lui connaît; alors que, l'Évangile en main, le plus borné de ses lecteurs put le con vaincre de *faux :* comment, demande ici de tous les côtés la voix de la conscience chrétienne, comment la langue française veut-elle que cela se nomme ? Si ce n'est mentir, mentir hardiment, qu'est-ce donc ? Et après tout, qu'importe le mot ? M. Renan affirme absolument le faux : voilà le fait. M. Renan sait-il la fausseté de ce qu'il dit ? Alors, que penser de sa conscience ? L'ignore-t-il ? Alors, que penser de son savoir ? L'alternative est magnifique. M. Renan peut choisir.

Oui, la *Vie de Jésus : Falsification.* Nous sommes dans un siècle de falsificateurs. Ce que nos marchands font pour les choses matérielles, d'autres le font pour les choses morales; ils falsifient. M. Renan, sous ce rapport, tient le haut du métier ; il est passé maître en falsification. Il falsifie les textes *étonnés*, selon le beau mot d'un vaillant chrétien, *de tout ce qu'on leur fait dire*[1]. Il falsifie les monuments; il les

[1] V. le remarquable article de M. A. Cochin, dans *le Correspondant*, 25 juillet.

coupe en deux, en trois, en quatre, selon le besoin de sa thèse. Il falsifie les idées; il les broie, il les amalgame, il les confond dans une mixture incolore, où l'on ne peut plus distinguer le vrai du faux, le bien du mal, le crime de la vertu, et l'adoration du blasphème. Il falsifie les personnes et les choses; il falsifie les Évangiles et les évangélistes; il falsifie tout; il falsifie Dieu même.

Oui, la *Vie de Jésus : Calomnie*. M. Renan impute aux objets de notre vénération des torts qu'il invente, des intentions qu'il imagine, des vices qu'il crée au gré de ses caprices. Il calomnie Madeleine, Madeleine *l'hallucinée*. Il calomnie sainte Thérèse, sainte Thérèse qu'il désigne par un mot que je ne puis transcrire, outrage commun à la piété et à la pudeur chrétienne. Il calomnie saint Jean; le doux, le tendre, l'aimable saint Jean, sous le tour de main de notre escamoteur, n'est plus qu'un personnage ridiculement fanfaron et jaloux, qui ramasse, à quatre-vingts ans, *ses souvenirs de vieillard*, et compose son Évangile, moins pour exalter son maître, que pour faire pièce à ses rivaux, et se hausser lui-même. Une figure de l'Évangile, une seule, trouve grâce devant M. Renan, et semble s'embellir sous son pinceau; et cette figure se nomme *Judas!*...

Oui, la *Vie de Jésus : Profanation*. Profanation nouvelle, soi-disant respectueuse, religieuse et mystique; se donnant des airs de piété factice et des façons de faux dévots; mimant le langage et les allures des saints; marchant l'encensoir à la main, la louange aux lèvres, et le blasphème au cœur; prenant des attitudes d'adoration devant la religion; et portant sur tout ce qui est de la religion, sur l'autel, sur le sacrifice, sur l'Eucharistie, sur Jésus-Christ même, une pensée qui insulte, une parole qui outrage, un regard qui profane.

Oui, la *Vie de Jésus : Perversion;* perversion du sens moral et de la conscience humaine. M. Renan l'avoue, M. Renan l'écrit, M. Renan le dit et le redit en vingt endroits de son livre : Jésus a joué un rôle; Jésus fut imposteur; Jésus a menti, menti à lui-même et menti aux autres : et Jésus a bien fait de mentir; il faut l'absoudre, car il a réussi. Ainsi, c'est M. Renan qui nous l'assure, ainsi ont fait,

plus ou moins, tous les réformateurs illustres ; ils se sont posés comme des envoyés de Dieu ; et, appuyés sur les erreurs du peuple et sur leur propre imposture, ils ont fait de grandes choses. Il ne faut pas les blâmer ; il faut leur applaudir : et l'on ne sait plus que penser soi-même du sentiment que l'on éprouve au fond le plus intime et le plus pur de son âme, lorsque l'auteur de la *Vie de Jésus*, après cette outrecuidante apologie du mensonge heureux, vient nous dire avec une calme audace et une ironie plus qu'amère : « Quand nous aurons fait, *avec nos scrupules*, ce que tous ces grands hommes ont *fait par leurs mensonges*, nous aurons droit d'être sévères. » Est-il possible d'insulter à ce point le sens moral des peuples ? Mentir, froidement et pour son propre compte, c'est énorme déjà. Qu'est-ce de venir absoudre publiquement l'imposture, et de lui donner, pour titre de sa justification la gloire de son succès ? En vérité, ceci n'est plus seulement un tort, c'est une folie. Une pareille tentative de dépravation morale ne s'explique bien que par la perversion intellectuelle de celui qui la fait.

Oui, la *Vie de Jésus : Trahison*. Trahison de la vérité faite au nom de la science sous les déguisements de la littérature. Comment, demande ici l'opinion dont je redis les échos, comment nommer autrement, dans un sujet si sacré par son fond, des procédés comme ceux-ci : glisser, sans mot dire, ou par une simple affirmation, sur des points capitaux qui appelleraient un déploiement de pièces authentiques et de documents nécessaires ; et puis, sur des points secondaires et doctrinalement insignifiants, étaler dans des notes pour la plupart impossibles à vérifier, un luxe d'érudition inutile et de savoir pédantesque : renvoyer, comme aux grandes sources, aux œuvres de quelques amis libres penseurs comme lui, comparses français de cette comédie allemande sifflée depuis vingt ans par les Allemands eux-mêmes : ne pas dire un seul mot des gigantesques travaux faits par les chrétiens sur la vie de Jésus-Christ et les origines du christianisme ; et ainsi laisser croire que cette agression antichrétienne garde toute sa force, alors que pour ceux qui savent, toutes ces machines cent fois

pulvérisées jonchent de leurs débris la terre classique de la critique moderne : sur une multitude de choses très-graves, feindre la certitude acquise, et par la manière hautaine de trancher le débat, affecter de croire que le doute ne peut pas même exister : nier à demi, ce qu'on n'oserait, par crainte du démenti, nier tout à fait; et par ces négations lâches et ces doutes pudibonds en dire exactement assez pour faire croire au lecteur que la démonstration chrétienne ne se soutient pas, et que le christianisme est une grande imposture : jouer de sang-froid le public superficiel, tantôt par un mot, et tantôt par un silence; ici par une citation, là par une réticence; le tromper quand on parle, et le tromper quand on se tait; tendre, en un mot, d'un bout à l'autre de son livre, à la foule ignorante des piéges couverts de fleurs; et demander à une rhétorique mignarde de voiler de ses grâces tous les déficits d'une science indigente et d'une logique boiteuse : En vérité, qu'est-ce que cela, si ce n'est la trahison de la vérité? Pourquoi s'en étonner? Les moyens ressemblent à la fin. Le but du livre, c'était la trahison de Jésus-Christ; le moyen du livre, c'est la trahison de la vérité, qui est encore Jésus-Christ.

Certes, il m'en coûtait de le dire, mais voilà bien, dans sa sincérité austère, la voix de l'opinion, telle que depuis six semaines je l'entends retentir autour de l'œuvre de M. Ernest Renan : il me pardonnera de ne pas la lui avoir dissimulée. Je l'avoue, j'ai souhaité dans mon cœur d'homme et de chrétien de le trouver moins coupable; je l'ai essayé même. Mais j'ai lu et relu; j'y ai pensé beaucoup et jusqu'au pied de l'autel; j'ai voulu, à force d'indulgence, atténuer devant moi-même les torts que lui reprochait une opinion vengeresse; je n'ai pu y parvenir; et j'ai dit : Laissons passer la justice des hommes en attendant la justice de Dieu.

V

Et maintenant que j'ai montré le but et les principaux moyens de cette œuvre antichrétienne, vous me demandez, mon

révérend Père, ce qu'il faut penser de son résultat? Il vaut la peine, en effet, de nous poser cette question, et de nous demander à nous-mêmes l'effet probable que produira parmi nous l'apparition d'une œuvre qui y demeurera tristement célèbre.

Certes, si le résultat de ce livre devait se mesurer par le bruit qu'il fait, et par le *succès* qu'il obtient parmi nous, on devrait naturellement le prévoir immense. Le succès n'est pas petit, et le bruit est encore plus grand que le succès. M. Ernest Renan, et M. Michel Lévy, l'auteur ci-devant abbé, et l'éditeur israélite, ont fait une bonne affaire. Ceux qui leur ont reproché d'avoir conspiré pour livrer Jésus-Christ, leur rendront cette justice qu'ils ne l'ont pas livré pour trente deniers : il n'y avait qu'un homme pour le livrer à ce prix; eux ne l'eussent pas fait pour si peu. Je ne veux pas, pour mon compte, leur supposer ces calculs sordides; je n'ai pas besoin de les croire cupides; il me suffiit de les croire habiles, et ils le sont en vérité.

Ce succès, on s'en souvient, avait été préparé de longue main, et avec un art capable d'illustrer le génie de la spéculation. Depuis un an, au moins, des bruits mystérieux circulaient, chuchotant aux oreilles toujours ouvertes du public parisien, que le grand œuvre d'Ernest Renan allait bientôt paraître : c'était son chef-d'œuvre; c'était le plus grand coup de massue de notre hercule antichrétien. La *Vie de Jésus* n'était pas encore sous les presses de M. Lévy; elle s'élaborait à peine dans la forte tête de M. Renan, que déjà elle galvanisait l'opinion. Elle allait toujours paraître, et elle ne paraissait pas : on l'attendait, et elle tardait à venir. — Le gouvernement l'arrêtait, le gouvernement laissait passer; — l'administration s'y opposait; l'administration ne s'y opposait pas. — Encore deux mois, — encore un mois, — encore quinze jours. — C'est la semaine prochaine, — c'est demain, — c'est aujourd'hui!... Bref, le jour fameux n'était pas encore levé, que déjà un chiffre fabuleux d'exemplaires retenus à l'avance montait les têtes et surexcitait les désirs. Les libres penseurs acclamaient l'œuvre encore environnée du prestige de l'inconnu; les ricaneurs antichré-

tiens jouissaient par anticipation du triomphe attendu ; les chrétiens n'étaient ni moins curieux, ni moins impatients que tous les autres ; ils voulaient savoir ce qu'allait être ce livre annoncé comme un de ces météores dont les astronomes ont prédit l'effrayante apparition. Plusieurs même n'étaient pas sans alarmes, et se demandaient avec une anxiété douloureuse : Qu'allons-nous devenir ?... Enfin, le grand jour arrive ; une nouvelle se répand comme une électricité : — la *Vie de Jésus* vient de paraître.—La foule se précipite ; on achète, on achète ; et le prêtre lui-même n'est pas en demeure. En deux jours, c'était un succès fou rappelant un autre succès ; c'était le succès des *Misérables!* Quel signe de ce temps, et, comme l'a dit un publiciste distingué, *quelle lueur sur la France* [1] !

La bombe avait éclaté, et elle avait fait du bruit ; un bruit qu'on ne peut attendre du coup le mieux frappé ; et le livre faisait une de ces fortunes que ne fera jamais dans notre temps un livre sérieux traitant de choses sérieuses, eût-il pour auteur le plus grand génie de l'époque. Aussi, M. Renan, j'en suis sûr, quelle que soit l'idée qu'il se fasse de lui-même, n'est pas assez simple, pour se persuader que tout ce bruit ne tient qu'à l'importance de sa personne et à la supériorité de son œuvre. Ce bruit à d'autres causes qu'il serait par trop naïf de ne pas apercevoir. Indépendamment des ressorts mis en jeu par une habileté peu commune, le succès de M. Renan tient surtout à ces deux choses : à ce qu'il représente lui-même, et à ce qu'attaque son livre.

M Renan n'est plus parmi nous une simple individualité. Quoi qu'on en ait dit, il est un peu *légion*. Sa personnalité n'est pas seulement réelle, elle est représentative. Il représente une foule, une tourbe, une coterie, comme vous voudrez l'appeler ; il est pour l'heure la principale figure de notre antichristianisme contemporain ; et à ce titre, il fait du bruit ; il en fait comme voix et comme écho tout ensemble. Les porte-voix de l'impiété, pour peu qu'ils prennent la note vibrante du moment, provoquent des éclats que le génie lui-même ne saurait donner aux voix de la vérité. Cela tient à un triste

[1] M. Laurentie dans *l'Union*.

mystère de notre nature, toujours plus prompte à tressaillir aux accents du mal qu'aux accents du bien. Or, M. Renan, à l'heure qui sonne, est la voix du mal par excellence ; et il donne à cette voix de Satan des accents de sirène qui attirent aux abîmes les multitudes trompées. Mais ce qui explique par-dessus tout le retentissement de cette œuvre de scandale, c'est l'objet qu'elle attaque. Le nom de Jésus est le plus grand des noms, et il n'en peut être, quand on y touche, de plus retentissant. Ce nom est partout ; et Celui qu'il représente est encore à l'heure qu'il est l'âme de l'humanité vivante. Frapper avec une parole connue et déjà populaire sur ce nom si divinement sonore ; attaquer, en face de ses adorateurs, ce Christ auquel l'humanité tient par toutes ses fibres vives ; c'était emporter d'assaut la célébrité du mal, de l'audace et du blasphème : c'était se faire l'Érostrate des sociétés chrétiennes : c'était mettre le feu au temple de l'humanité.

Voilà le mystère de ce triomphe et le secret de ce fracas. Sans cette explication, la grande rumeur qui se fait autour de cette œuvre médiocre, demeurerait pour ceux qui ont lu un étonnement suprême ; et l'on serait tenté de s'écrier : O prodige, ô temps, ô mœurs, tant de faiblesse et tant de bruit!

En effet, si après avoir écouté les échos qui se renvoient la renommée de ce livre, on vient à le peser dans la balance d'une impartiale justice, on est forcé de se dire : Eh quoi! ce n'était que cela! Ne parlons pas du talent de M. Renan ; on lui en a beaucoup trop parlé ; il s'agit de son livre, non de son talent. Eh bien ! osons le dire, sur ce livre déjà un jugement est formé que l'avenir ne cassera pas. Je suis heureux de le constater ; c'est une compensation à l'inconvénient de venir un peu tard : oui, pour cette œuvre contemporaine il y a déjà une postérité ; et cette postérité, par la voix unanime de l'opinion, porte partout la même sentence ; elle dit : Faible, faible, faible ! La *Vie de Jésus* a été bien nommée, et j'estime que le nom lui restera : *un beau volume* et *un mince livre*[1]. C'est la première fois que M. Renan offre au public ce

[1] *L'Évangile selon Renan*, par Henri Lasserre ; riposte charmante et vive à la *Vie de Jésus*. Victor Palmé, rue Saint-Sulpice, 22.

qu'on appelle une œuvre; et cette œuvre le trahit et elle nous rassure. Ses articles, semés dans les journaux et les revues, pouvaient nous faire illusion; ses œuvres, si elles ressemblent toutes à celles-ci, ne nous feront que pitié et nous donneront confiance. Nous pouvions le croire fort; il n'est que faible.

Toutefois, quelque palpable et évidente que soit aujourd'hui pour tous l'indigence historique et philosophique de ce roman de l'Évangile, il ne faut pas croire que ce livre sera sans effet sur le présent et sans résultat pour l'avenir. Ce serait se faire une dangereuse illusion de croire qu'un tel livre, touchant à de telles choses, peut passer dans l'humanité sans lui laisser de lui-même une trace, un vestige, une impression, un doute ou une conviction, un scepticisme ou une certitude, un germe ou une ruine, un peu de vie ou un peu de mort. Un livre est le témoignage d'une intelligence; le livre lu, c'est une âme qui touche à des âmes; or le livre de M. Renan est un livre lu; il aura donc un résultat, et l'on peut prévoir qu'il ne sera pas petit. Mais quel sera ce résultat? Sera-ce le bien, sera-ce le mal? L'un et l'autre. Il fera du mal ou il fera du bien, selon le point de vue d'où l'on regarde, et la situation des lecteurs qu'on suppose.

A qui le livre de M. Renan fera-t-il du mal? Laissons de côté d'abord cette légion que lui-même représente, la légion antichrétienne qui rage autour de nous. Pour cette classe d'hommes, la *Vie de Jésus* sera l'obscurité ajoutée aux ténèbres, un épaississement de leur nuit. Plusieurs, sans doute, gémiront de le trouver faible: ils diront: Si je m'en étais mêlé, j'aurais frappé plus fort. Ils trouveront que M. Renan est trop juste-milieu, qu'il ne va pas assez loin; et je constate avec une douleur profonde que ce reproche est le seul que la *Revue des Deux-Mondes* adresse sérieusement à l'auteur de la *Vie de Jésus*[1]. Manifestement, de tels hommes n'ont ni beaucoup

[1] Il est temps, croyons-nous, que les chrétiens jugent telle qu'elle est cette Revue célèbre dont l'antichristianisme s'accuse chaque jour davantage. Elle venait naguère au secours de M. Littré contre Mgr d'Orléans; elle vient aujourd'hui par la plume de M. Havez au secours de M. Renan contre tous les chrétiens. Il est impossible de mieux accuser son rôle: il n'y aura plus pour ne pas voir que les aveugles volontaires.

à perdre, ni beaucoup à gagner au livre *mystico-impie* de M. Renan. En somme, la *Vie de Jésus* leur fera assez de mal pour les laisser ce qu'ils sont : antichrétiens.

Mais, même en dehors de cette petite secte *christianophobe*, le livre de M. Renan fera du mal à beaucoup de gens. Il en fera particulièrement à ces trois classes ou, si l'on veut, à ces trois nuances de lecteurs : aux ignorants, aux prévenus, aux flottants.

Aux *ignorants ;* j'entends la foule qui lit et ne comprend pas ; qui a de la littérature et point de science ; qui a la passion du roman et l'horreur du catéchisme. Cette masse, dans le pays du journal, de la revue et des feuilles volantes, est immense ; et pour elle le roman évangélique de M. Renan paraîtra sans réplique ; elle dira : « Vous le voyez, c'est un savant qui le prouve, Jésus-Christ n'est qu'un homme. C'est bien ce que je pensais moi-même. » Ce monde est gagné d'avance ; il est persuadé qu'on ne peut répondre à M. Ernest Renan. L'auteur de la *Vie de Jésus* sait ce monde, et l'exploite avec une adresse qui n'est pas vulgaire. Il est parfois bien naïf, nous l'avons vu ; mais il ne l'est pas encore assez pour s'imaginer que cette masse ignorante ira vérifier ses textes et visiter ses sources. Il lui sert juste assez d'érudition pour s'en donner le prestige ; et il la couvre d'assez de fleurs pour en voiler le vide. L'ignorance populaire n'a qu'un seul préservatif ; se dire : « Mais peut-être qu'il ment ; ses *il paraît*, ses *on dit*, ses *ce me semble*, me deviennent suspects : je lirai les réponses. » Combien, dans cette foule de lecteurs, trouveront dans leur bon sens ce facile antidote ? Pas un sur cent, peut-être.

Funeste aux ignorants, la *Vie de Jésus* fera aux *prévenus* un mal plus grand encore. Dans ce genre de controverse les indifférents sont rares, les prévenus nombreux. S'il y a une masse qui ignore, et qui boit, sans pouvoir s'en défendre, le poison qu'on lui sert, il y a une masse qui ne veut pas savoir, et qui tend d'elle-même ses lèvres aux coupes empoisonnées. Notre siècle est plein de ces hommes qui ont leurs raisons pour repousser Jésus-Christ : ils cherchent des armes contre lui ; et tout ce qui l'attaque leur paraît décisif. Le

livre de M. Renan leur promet des raisons; quelle chance! Il ne leur en donnera pas; mais qu'importe? Le semblant leur suffit; et M. Renan est l'homme des semblants : c'est un semblant d'historien, un semblant de philologue, un semblant d'érudit, un semblant de philosophe, un semblant d'exégète, le tout enveloppé dans le nuage diapré d'une poésie réelle; que leur faut-il de plus? M. Renan, dans la *Vie de Jésus*, a exactement ce qu'il faut pour tromper l'optique de tous les yeux prévenus. Il offre, de plus, ce qui est la grande séduction de ce monde-là, l'idéal du christianisme commode, qui débarrasse de l'obligation de croire, de l'obligation de se vaincre, et de l'obligation de pratiquer, parce qu'il est à la fois sans dogme, sans préceptes et sans culte.

Avec les ignorants et les prévenus, je range, comme victimes et dupes du roman évangélique, ce que j'appelle les *flottants*. Qui en dira parmi nous le nombre incalculable? Masse incertaine, indécise, incroyante, voguant au hasard des événements et des livres sur la haute mer du doute, emportée à tout vent de doctrine : intelligences essentiellement flottantes, errant dans je ne sais quel vague indescriptible. Leur état n'est pas la nuit, mais ce n'est pas non plus le jour; c'est un crépuscule. Or, M. Renan semble fait tout exprès pour ces sortes d'intelligences; il est éminemment crépusculaire : l'art de mêler l'ombre à la lumière et le jour à la nuit, est par-dessus tout son art; il nomme cela ingénieusement l'art de saisir les *nuances*. Ne lui demandez pas une vérité entière : sa phrase ne vous donnera jamais que la moitié, le tiers, le quart, une nuance de la vérité, si tant est qu'elle ne vous donne pas exclusivement le faux. Sa parole, peut-être à son insu, ment toujours un peu; l'habitude du sophisme a tellement sur ce point altéré sa raison, que, pour son honneur, je veux croire qu'il le fait souvent sans s'en apercevoir. Quoi qu'il en soit, un esprit de cette trempe, a sur les esprits flottants une puissance incalculable : cette mollesse du doute, ce vague de la vérité, ce demi-jour de la foi, ce clair de lune de l'intelligence, qui caractérise toute cette classe de lecteurs, la prédispose d'avance à subir les influen-

ces de ce *peut-être* universel, qui dans la *Vie de Jésus* se donne pour la science elle-même.

Donc, rien n'est plus certain, à ce triple monde de l'ignorance, du préjugé et du scepticisme, ce livre fera du mal, et bien des âmes en garderont la blessure : inutile, sur ce point, de se faire illusion. Mais, en revanche, ce livre fera du bien ; et si le mal qu'il nous fait a de quoi nous attrister, le bien qu'il fera a de quoi nous réjouir.

Mais à qui et sous quel rapport un tel livre fera-t-il du bien? La *Vie de Jésus* fera du bien aux hommes encore éloignés de nous, mais gardant, comme présage de leur retour, un vrai savoir et une sincérité pleine. Ces hommes, après avoir lu, demeureront frappés d'une telle absence de preuves, d'un tel mépris de la logique, d'un tel prodige de faiblesse. La science et la loyauté leur diront ensemble : On ne se contente pas de si peu. Ils chercheront autre chose; et plusieurs seront ramenés à la vérité par le champion de l'erreur ; pareils à ce vétéran de la presse qui, naguère près de mourir, après avoir entendu lire la *Vie de Jésus*, disait dans un mouvement spontané : « Ce livre n'est pas sincère ; il ravive ma foi, et il me dé« montre qu'il n'y a de vrai que le catholicisme. » Je n'en puis pas douter, le livre de M. Renan nous fera des conversions dans l'avenir ; nous en avons pour garants les conversions déjà faites. Des juifs même trouveront dans ce livre des témoignages en faveur de Jésus ; et je comprends ce qu'écrivait naguère à un savant ami un israélite après la lecture de la *Vie de Jésus* : « En vérité, si Jésus, n'étant qu'un homme, a pu faire tout ce que dit M. Renan, je le trouve plus merveilleux que s'il est un Dieu. »

A qui la *Vie de Jésus* fera-t-elle du bien ? Aux chrétiens sincères et convaincus. Pour eux le livre antichrétien est une contre-épreuve de la démonstration chrétienne; et leur foi se fortifie de toute la faiblesse de l'attaque. Leur douleur de voir outrager tout ce qu'ils aiment et adorent, aura une compensation égale à elle-même, la joie de voir et de sentir dans l'agression une si prodigieuse impuissance. Les protestants,

de leur côté, j'entends ceux qui font encore profession de croire à la divinité de Jésus-Christ, sentiront mieux la nécessité urgente de nous donner la main, et de se presser au sein de l'unité avec les vrais adorateurs du Christ.

A qui la *Vie de Jésus* fera-t-elle du bien ? Au clergé dévoué à la cause de Jésus-Christ. Cet attentat contre son Christ échauffera le cœur du prêtre, provoquera son amour et stimulera son zèle. La trahison du lévite instruira le sacerdoce ; et ce baiser de Judas, retentissant avec un tel éclat au grand scandale de tous, chassera de lui la tentation, et augmentera dans son cœur l'horreur de l'apostasie. Un autre résultat pour le sacerdoce catholique sortira du succès même de cette œuvre ; il comprendra mieux le besoin de retremper ses armes pour les luttes nouvelles, et de reporter l'effort de sa science et l'énergie de son courage sur des points de nouveau menacés par l'erreur contemporai

A qui la *Vie de Jésus* enfin fera-t-elle du bien? Ne craignons pas de le dire, à Jésus-Christ lui-même, à l'Église sa divine épouse, au christianisme servi et défendu par cette agression d'une science malavisée. Oui, j'en ai la conviction profonde, ce livre nous sert, et cette attaque nous défend. M. Renan, malgré lui sans doute, sera ce qu'on l'a nommé dans une courte mais énergique réponse : *Défenseur de la foi par un procédé nouveau*[1]. Une fois de plus, le salut nous vient de notre ennemi, et l'erreur redevient par ses mensonges même le témoin de la vérité. Pourquoi s'en étonner? A tort ou à raison, M. Renan pose, au milieu de nous, comme l'Hercule de l'antichristianisme et comme le Goliath de nos modernes Philistins. Je n'ai pas la preuve de sa force, et je ne découvre pas bien, je l'avoue, sa taille de géant ; mais on le dit l'homme fort du parti. Dieu nous garde de vouloir le contester : passe pour l'Hercule ; j'aime mieux lui qu'un autre ; celui-ci nous le connaissons ; il ne peut pas nous effrayer. L'Hercule vient de frapper son coup, et il n'en saurait, à mon avis, frapper de plus redoutable; l'homme fort, cette fois, a déployé toute sa

[1] P. Marin de Boylesve.

puissance. Eh bien! qu'arrive-t-il ? L'homme fort s'est montré faible ; Hercule n'a tué personne, et il n'a blessé que lui-même. Tous, amis et ennemis, chrétiens et antichrétiens, sauf quelques acharnés qui applaudissent *quand même*, rendent le même témoignage : « En vérité, ce n'est pas fort; nous attendions autre chose. » On nous faisait craindre du grand ennemi de l'Église le canon rayé de l'exégèse nouvelle ; ce n'est pas même, comme force et portée, le vieux canon repoli tant bien que mal par la critique Renan. Le livre a réussi; mais le coup est manqué. Déjà les savants d'outre-Rhin s'amusent d'un triomphe qui nous humilie. Les vétérans de l'école de Tubingue regardent en pitié leur élève de Paris ; ils sourient en le voyant, au milieu de nous, se couvrir de leur défroque usée et de leur manteau troué ; ils branlent la tête et haussent les épaules, en nous entendant applaudir, avec une admiration naïve, des vieilleries répudiées par eux-mêmes, et remises à neuf dans notre France par l'artiste imitateur qui étend sur une science d'emprunt les oripeaux d'une littérature de roman. Rien n'égale le triomphe de M. Renan, si ce n'est sa défaite. Encore quelques victoires de ce genre, et le géant sera tout à fait par terre. Dans quelques mois, au plus tard dans quelques années, nous entendrons le contre-coup d'un succès surmené nous revenir comme une moquerie, de l'autre côté de nos frontières, avec un éclat de rire immense; tardif, mais légitime châtiment d'un triomphe cherché dans l'erreur et le mal.

Quoi qu'il en soit, mon révérend Père, vous pouvez en être certain, M. Renan ne créera rien qui puisse faire plus d'éclat et produire plus d'effet que sa *Vie de Jésus*. Il n'a plus à prendre à partie un second Jésus ; il n'y a plus à frapper de nom comme ce nom ; aucun ne rendra un pareil son et n'aura de tels échos. Que nous importe ce qu'il pourra dire de saint Pierre ou de saint Paul, de saint Jacques ou de saint Barnabé, quand nous savons ce qu'il dit de Jésus ? Si vénérables et si augustes qu'ils soient, qu'est-ce que ces noms devant cet incomparable nom ? D'ailleurs, dût-il être, dans ses ouvrages promis, dix fois plus habile et plus fort que dans la *Vie de Jésus*, ses coups porteront peu : la tactique est

connue, et ses batteries sont démasquées. Il peut écrire jusqu'à l'éternité; le temps l'a déjà jugé; l'humanité le connaît, l'Église ne le redoute pas, notre Christ se moque de lui; et nous, ses soldats, voués jusqu'à la mort au triomphe de sa cause, nous ne craignons rien. Dans la tranquille attente de l'avenir du christianisme et du sien, nous pouvons dire sans l'insulter à l'auteur de la *Vie de Jésus :* Vous mourrez, monsieur Renan; et la figure du Christ vivant planera sur votre lit de mort. Blessé un jour sur ce champ de bataille, où votre science aura combattu contre lui et les siens, vous pourrez, vous aussi, rendre à sa gloire le témoignage d'une suprême défaite : Tu as vaincu, Galiléen! En attendant, pressez-vous d'achever : *Quod facis fac citius.* Vous préparez d'autres œuvres, vous annoncez d'autres coups; et vous craignez que le temps ne vous manque : hâtez-vous donc; finissez demain, s'il se peut; après-demain vous serez vaincu; on vous ensevelira dans vos livres; votre gloire mourra avec vous; et notre Christ-Dieu vivra éternellement!

Je ne prolongerai pas davantage, mon révérend Père, cette lettre déjà longue. J'ai dit le but, les moyens et le résultat du livre de M. Renan, sans prétendre engager avec l'auteur une discussion de détail. Je croirais d'autant moins opportun de le faire, que des paroles plus autorisées viennent de tomber de haut sur l'ouvrage de la *Vie de Jésus*[1]. Permettez-moi de finir en vous rappelant un mot que prononçait naguère une bouche auguste, avec la triple autorité d'une grande dignité, d'un grand savoir et d'un grand caractère : « Vraiment, si c'est là le dernier mot de la science nouvelle, nous pouvons nous rassurer. »

Agréez, mon révérend Père, etc. J. Félix.

[1] Voyez le Mandement de Son Éminence le cardinal Gousset, archevêque de Reims; et l'Instruction pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes.

Extrait des *Études religieuses, historiques et littéraires*
Juillet-Août 1863. — Numéro 10.

PARIS. — IMP. W. REMQUET, GOUPY ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 5.

LIBRAIRIE DE CHARLES DOUNIOL, 29, RUE DE TOURNON.

ÉTUDES

RELIGIEUSES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVELLE SÉRIE

Cette Revue paraît tous les deux mois, le quinze des mois de Février, Avril, Juin, Août, Octobre et Décembre, par livraisons de neuf feuilles, qui forment à la fin de l'année un très-fort volume de 900 à 1,000 pages grand in-8 raisin, format des grandes Revues.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION POUR LA NOUVELLE SÉRIE

Prix pour la France : Un an, 10 francs.

Le prix de l'abonnement pour l'Etranger varie selon les conventions postales.

ON EST PRIÉ D'ENVOYER UN MANDAT SUR LA POSTE OU SUR UNE MAISON DE PARIS

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé franco *à* M. CHARLES DOUNIOL, *libraire, rue de Tournon*, 29, *à Paris; et ce qui regarde la rédaction au* R. P. HENRI MERTIAN, *rue des Postes*, 18, *à Paris.*

SOMMAIRES DES NUMÉROS PARUS DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1862

Janvier-Février.

P. D. BELLOCQ. — Le Catholicisme et la fusion des peuples.
P. P. TOULEMONT. — La nouvelle école critique.
P. A. MATIGNON. — Les Communications d'outre-tombe.
P. H. MERTIAN. — Les saints apôtres Paul, Jacques et Jean.
P. A. DUTAU. — Les origines du Christianisme en Arabie. (Premier article.)
Mélanges. — L'alphabet de saint Cyrille, par le P. J. Gagarin.
— Un mot à propos d'un article théologique de M. Ch. de Rémusat, par le P. P. Toulemont.
— *Et verbum caro factum est*, poésie, par le P. G. Longhaye.
Bibliographie et revue de la presse.

Mars-Avril.

P. A. CAHOUR. — Le génie de Corneille.
P. F. GAZEAU. — La mission de Jeanne d'Arc.
P. J. GAGARIN. — L'avenir de l'Église grecque-unie.
P. C. DANIEL. — La crise du protestantisme en France.
Mélanges. — Monseigneur de Keteler, art. du P. H. Martian.
Bulletin des Œuvres catholiques, par le P. P. Toulemont.
Bibliographie. — *Travaux exégétiques du P. Patrizi*, art. du P. J. Gagarin.
— *Sur quelques ouvrages philologiques*, art. du P. H. Mertian.
— *L'intérieur de Jésus et de Marie*, art. du P. C. Sommervogel.
— *De la famille*, art. du P. Ch. de Lauge.
— *Un prêtre déporté en 1792.—Vie de M. Orain*, art. du P. Loysel.
— *Histoire du P. Ribadeneyra*, art. du P. Ch. Daniel.
Revue de la presse.

Mai-Juin.

P. J. FÉLIX. — Le prince Adam Czartoryski.
P. A. DUTAU. — Les origines du Christianisme en Arabie. (Deuxième article).
P. P. TOULEMONT. — M. Ernest Renan.
P. H. MERTIAN. — Le Robinson de la légende.
P. P. TOULEMONT. — Bulletin des œuvres catholiques.
Bibliographie. — *De l'Éducation*, par Mgr Dupanloup. — *Deux ouvrages ascétiques*, art. du P. Ch. Daniel.
— *Essai sur le véritable origine du droit de succession*, art. du P. J. Gagarin.
— *Documents relatifs aux églises de l'Orient*, art. du P. J. Martinof.
— *Ouvrages de M. l'abbé Bautain*, art. du P. A. Maignon.
— *Vie de M. Emery*, art. du P. Sommervogel.
— *Histoire de saint Firmin, martyr.* — *Métrologie grecque et romaine.* — *Histoire de la littérature apologétique*, art. du P. H. Mertian.
— *Deux ouvrages publiés en Allemagne*, art. du P. A. Dutau.
Revue de la presse.

Juillet-Août.

P. A. MATIGNON. — La philosophie de la Foi.
P. A CAHOUR. — Théâtre latin des Jésuites.
P. C. SOMMERVOGEL. — Le maréchal de Bellefonds.
P. CH. DANIEL. — Un rationaliste protestant. — M. Edmond Scherer.
Mélanges. — Madagascar. — Radama II, par le P. de Régnon.
— D'une inscription trilingue découverte en Sardaigne, par le P. R. Garrucci.
Bibliographie et revue de la presse. — *Monuments scandinaves du moyen âge*, art. du P. Ch. Cahier.
— *Mémoires historiques sur les missions des ordres religieux*, art. du P. Ch. Daniel.
— *Nouvelles littéraires*, art. du P. H. Mertian.

Septembre-Octobre.

P. H. MERTIAN. — De la valeur historique des Actes des Apôtres.
P. P. TOULEMONT. — M. Renan et le Miracle.
P. V. DE BUCK. — Lexicologie latine.
P. F. RAYARY. — La mort de l'amiral Protet.

Mélanges. — Mademoiselle Perrinet, art. du P. F. Le Lasseur.
Bulletin des Œuvres catholiques. — Etat général des Missions de la Compagnie de Jésus, art. du P. H. Martian.
— Associations catholiques parmi les Slaves d'Allemagne, art. du P. J. Martinof.
Bibliographie. — *De la Terre Sainte.* — *Tableau d'une Eglise nationale d'après un pape russe.* — *Diverse authentica variæ congregationis*, art. du P. J. Gagarin.
— *Les Epouvantes de l'Eglise*, art. du P. P. Toulemont.
— *Egyptologie*, art. du P. A. Dutau.
— *Principes d'herméneutique sacrée générale expliqués par des exemples.* — *Histoire de la révélation divine de l'Ancien Testament*, art. du P. J. Martinof.
— *Etudes sur l'Irlande contemporaine*, art. du P. J. Nourry.
Revue de la presse.

Novembre-Décembre.

P. A. Matignon. — Les rapports de la philosophie et de la théologie.
P. Ch. Daniel. — Les catholiques de Genève depuis la Réforme.
P. P. Toulemont. — De quelques travaux récents sur la philosophie de saint Augustin.
P. H. Martian. — La Mission allemande à Paris.
P. L. Langlois. — Théâtre de Lope de Vega, traduit en français par M. Damas-Hinard.
P. F. Gazeau. — L'Apostolat catholique aux Etats-Unis pendant la guerre.
Bulletin des Œuvres catholiques, par le P. J. Nourry.
Bibliographie.
Revue de la presse.

ANNÉE 1863

Janvier-Février.

P. H. Martian. — Les gloires de Pie IX, en 1862.
P. Fl. Dumas. — Le Catholicisme et l'Esclave noir.
P. G. André. — Sybille.
P. P. Toulemont. — Les écrits de Marie Lataste.
P. A. Cahours. — Etude sur le petit carême de Massillon.
Bibliographie. — *Acta patriarchatus Constantinopolitani*, art. du P. J. Martinof.
— *Plombs historiés trouvés dans la Seine*, art. du P. Ch. Cahier.
— *Mémoires de littérature ancienne*, art. du P. L. Langlois.
— *Les Psaumes d'après l'hébreu*, art. du P. Ch. Daniel.
Bulletin des Œuvres catholiques, par le P. J. Nourry.
Mélanges. — Un missionnaire au milieu des Taipings, par le P. Stan. Clavelin.
Revue de la presse.

Mars-Avril.

P. J. Felix. — Conférences de Notre-Dame.
P. Fl. Dumas. — Les nègres et la traite. (2e art.)
P. A. Dutau. — Notre-Dame de France.
P. D. Bellogo. — Droit et devoir.
Mélanges. — Epitre d'une persécution dans le Pe-tché-li, en 1778, par le P. de Gramont.
Bulletin des œuvres catholiques. — Les auxiliatrices du Purgatoire.
Bibliographie. — *Hier et aujourd'hui dans la société chrétienne*, art. du P. P. Toulemont.
— *Les tapisseries de l'Apocalypse à la cathédrale d'Angers*, art. du P. Ch. Cahier.
— *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France*, art. du P. C. Sommervogel.
— *Sur quelques ouvrages de M. E. de Margerie*, art. du P. Ch. Chambon.
— *De unitate Ecclesiæ*, art. du P. J. Jamot.
Revue de la presse.

Mai-Juin.

P. J. Felix. — L'Athéisme à la porte de l'académie.
P. J. Gagarin. — La primauté de saint Pierre.
P. Ch. Daniel. — Les protestants de France.
P. G. André. — Appendice aux *misérables* de M. Victor Hugo.
P. Bourquenoud. — Emmaüs.
Bulletin des Œuvres catholiques. — Rokotond Radama et les missionnaires catholiques de Madagascar, art. du P. H. de Régnon.
Mélanges. — Le siège de Puebla en 1863 et celui de Mexico en 1521, art. du P. F. Dumas.
Bibliographie. — *Lettre sur la morale.* — *Articles du Nain-Jaune et de la Revue nationale*, art. du P. L. Félix.
— *Les Antonins*, art. du P. F. Gazeau.
— *Nouvelles littéraires et publications récentes*, art. du P. H. Martian.

Juillet-Août.

P. J. Felix. — Quelques mots sur le livre de la *Vie de Jésus*.
P. A. Matignon. — Les droits et les limites de la raison, d'après S. S. Pie IX.
P. F. Dumas. — Les Nègres et l'esclavage. (Troisième article.)
P. H. Martian. — Philologie des actes des apôtres.
Mélanges. — Lettre inédite de Fénelon au duc de Beauvillers, art. du P. C. Sommervogel.
Bibliographie. — *De priscâ refutatione hæreseon Origenis*, art. du P. A. Matignon.
— *Théophilus über Unterweisungen über die sonn- und festtaglichen Evangelien des Kirchenjahres*, art. du P. Bourquenoud.
— *Cartulaire de l'abbaye de Redon en Bretagne*, art. du P. F. Gazeau.
— *De l'observance des lois de l'Eglise dans le monde*, art. du P. Ch. Daniel.
— *Le Roman d'un Chrétien au XIIIe siècle.* — *L'Enthousiasme.* — *Gabrielle*, par P. G. André.
Bulletin des Œuvres catholique. — Société pour l'amélioration et l'encouragement des publications populaires, art. du P. J. Nourry.
Revue de la presse. — Nouvelles littéraires et publications récentes, art. du P. H. Martian.

ON PEUT SE PROCURER, A LA MÊME LIBRAIRIE, LES DEUX PREMIÈRES SÉRIES

PARUES SOUS CE TITRE :

ÉTUDES DE THÉOLOGIE

DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE.

6 vol. in-8. — 30 fr.

LE TOME 1er DE LA TROISIÈME SÉRIE, 1 VOL. IN-8, 10 FR.

[illegible] RETAUX-BRAY ET Cie, RUE [illegible]

BT 301 .R38 F4 1863
M. Renan et sa Vie de Jesus
Stanford University Libraries
3 6105 041 279 253

BT
301
R387
186

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

MAR 27 1997
MAR 31 1997